

La Femme Révoltée

Nous possédons tous la clé, de notre
propre bonheur, ouvrons la porte.



Lady Kondo

Copyright © 2022 by Lady Kondo

Lady Kondo a fait valoir son droit sous les droits d'auteur, Dessins et Brevets de la Loi de 1998, à être reconnue comme l'auteur de, La Femme Révoltée.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise par d'autres moyens, électronique, mécanique, photocopies ou autres sans permission de l'auteur.

Alors que ces pages sont inspirées par des aspects de la vie de l'auteur et sa compréhension et interprétation du bouddhisme de Nichiren Daishonin, le livre en soi, n'est que pure fiction.

Bien que les événements et les personnages peuvent se montrer basés sur des faits actuels et de vraies personnes, toute ressemblance à des personnes réelles, en vie ou décédées est pure coïncidence. L'information dans ce livre, ne devrait pas être traitée comme substitut pour thérapie professionnelle ou conseil médical. Toute utilisation dans ce livre est au risque du lecteur et à sa propre discrétion.

L'auteur aussi bien que la maison d'édition ne se portent responsables pour aucune perte, dégâts réclamations, venant de l'usage ou de l'abus des informations et expériences partagées, au risque que le lecteur ait échoué d'avoir pris les conseils appropriés en ce qui concerne les soins médicaux et thérapeutiques.

ISBN : 978-1-5272-5485-5

Je dédie cette histoire,
À ma Mère et à mon Père, pour m'avoir donné la vie.
À mes Sœurs, sans vous je ne serais qui je suis.
À Jimmy, dans ma prochaine vie je t'épouserai.
À toutes les Personnes souffrantes de la Sarcoïdose,
Et autres formes de maladie chroniques.
Et à Toi, tu sais qui tu es.

« Il y a toutes sortes de révolutions : politiques,
économiques, industrielles, scientifiques, artistiques, etc.
Mais peu importe ce que nous tentons de changer, le
monde ne s'améliorera pas tant que les êtres humains eux-
mêmes demeurent égoïstes et manquent de bienveillance.
Dans cette optique, la révolution humaine est la plus
fondamentale de toutes les révolutions, et la plus
nécessaire pour toute l'humanité. »

Daisaku Ikéda

Notes de l'auteur

Mon nom est Kondo.
Un prénom masculin, légué au premier né qui signifie *chef* ou *patriarche*. Par la suite, je suis devenue Lady Kondo. Le moment venu, je vous raconterai, pourquoi j'ai hérité de ce nom.

Pour l'instant, j'aimerais me pencher sur un sujet qui me tient à cœur : « Le désir », un mot qui me fait frissonner de plaisir ; qui me permet de rêver.

Cette notion, parmi tant d'autres, appartient à la nature humaine et représente une impulsion, un besoin qui nécessite une libération. Cependant, ces mêmes facteurs peuvent nous arracher la plus grande des souffrances.

Il n'existe rien de plus éloquent que de faire vivre nos désirs, leur offrir un décor. Les façonner en accord avec le temps. C'est pourquoi, je vais vous raconter une histoire ; ou plutôt un conte de fée, un conte de Désir, avec le bouddhisme au cœur de l'histoire.

Prologue

Il était une fois au vingt-et-unième siècle, dans une ville où la grisaille rime avec le romantisme, et se trimbaler avec un parapluie, quelque fussent la taille, la forme et la couleur s'avère l'accessoire fétiche, pour se protéger de ses sautes d'humeur pluvieuse, où la Tamise coule en toute confiance à travers ses bâtiments historiques; — Oui, vous l'avez bien deviné. — à Londres, il y avait une guinéenne, nommée Issata Sherif. L'origine du nom Issata provient de l'Afrique et signifie *une personne bienveillante*. Mais il est également expliqué, qu'il dérive du nom arabe Aicha, qui implique : *Celle qui lutte !* En résumé, n'importe quelle femme nommée Issata pourrait être identifiée comme : *Celle qui lutte pour devenir une personne bienveillante !* Et comment honorer une telle héroïque définition ?

Issata recherchait l'Homme Parfait qui la ferait danser à travers les diverses postures de la vie. Oui, les temps ont changé ! Prince Charmant ne sonne plus à la mode ! On ne rencontre plus d'hommes coiffés d'une couronne, de nos jours, à l'exception du Prince William et du Prince Harry.

En ce qui me concerne cela doit être douloureusement lourd de porter le sang royal sur une tête, tout au long d'une existence. De plus, il n'est point juste que les hommes en général, soient définis comme Prince, sur le simple et fructueux fait qu'ils possédaient un titre. Donc, nous femmes, soyons honnêtes quelles sont les vraies qualités d'un Prince, à part le fait qu'il se doit d'être charmant ?

C'est pourquoi, il fallait trouver l'Homme Parfait !

—Le HP, ainsi elle le baptisa, en attendant qu'il se manifesta. Femme qui cherche HP, s'attend à ce que celui-ci surgisse, grand et beau, au teint si naturellement bronzé, qu'elle pourrait presque sentir ce miel d'acacia dégouliner sur sa peau et qu'elle n'aurait d'autres choix que d'y tremper les lèvres, pour y goûter, le miel, bien entendu.

Bien sûr, il devra posséder un corps d'athlète. Et, elle lui avait aussi dessiné des muscles aussi discrets qu'entretenus, jusqu'à ce qu'elle en arrive à déguster la marchandise.

Après tout, les affaires sont les affaires. La culture prenait place première dans ses critères, car Issata adorait argumenter et elle s'assurait de toujours gagner. Il fallait aussi qu'il lui offrit des fleurs, l'invita dans des endroits romantiques, cela relevait du bon sens, selon sa devise.

Mais le plus important se jouait dans *Le Baiser*, l'art décrit dans l'œuvre de Klimt. Selon elle, le baiser contenait le test ouvrant la porte vers le septième ciel. Un homme qui manquait d'expérience dans ce domaine ne savait pas faire l'amour. Prendre son pied et faire l'amour exprimaient deux choses très différentes. Pas besoin d'un homme ou d'une femme pour jouir. On peut tous s'offrir ce plaisir, avec nos ressources naturelles ou avec l'aide d'outils spécialisés pour la chose. Moralité, un homme qui ne sait pas embrasser, sauve qui peut ! Voilà ce qu'elle attendait de son HP et il devait la faire danser à travers les multiples facettes de la vie. —Oui, et danser !

Elle grandit en France mais déménagea à Londres, à l'âge de vingt ans, comme jeune fille au pair pour étudier l'anglais. Des années plus tard, elle y vivait encore. Peut-être apprenait-elle encore l'anglais ? Bien qu'elle aimât Londres, vivre dans une grande ville, en tant que femme, n'était pas chose facile à observer. —Où sont Les Hommes,

elle se demandait souvent ? —Non, mauvaise question, car l'espèce masculine, domine le monde, elle est partout, sauf dans son lit et dans sa culotte. Comment les rencontrer était plutôt son dilemme ? En effet les temps avaient changé et pourtant, trouver la personne idéale, s'avérait mission impossible au vingt- et unième siècle.

Issata pratique le bouddhisme et est membre de la Soka Gakkai Internationale, connue sous le nom de la SGI.

Elle récite : *Nam-myoho-renge-kyo*, l'expression de la loi mystique, basée sur l'enseignement de Nichiren Daishonin. *Qui c'est ? Vous le découvrirez à travers le roman.*

Non, Issata ne se promène pas vêtue d'une longue robe orange ! Quoique parfois, en fonction des tendances de la mode, mais pas pour des raisons religieuses, et elle mange de la viande. Rappelons-nous, qu'elle est africaine de nationalité française, et qu'en France on aime les steaks bien saignants. Bien que la chair fût rouge, on l'appelait cuisson bleue. Avez-vous déjà dégusté un Chateaubriand, une Bavette d'Aloyau ou tout simplement un faux-filet ?

Goutez-y, car aucune gastronomie ne peut rentrer en compétition avec les saveurs de la cuisine française !

Je pense que je vais me faire des ennemies ! Mais ce n'est point grave, car en France on aime les révolutions ! Oui, je suis Franco-Guinéenne, soit dit en passant. Tout cela pour dire, qu'elle bouffe de la viande et des saucisses...

Le seul terrain d'entente qu'elle pourrait entretenir avec un moine bouddhiste s'observe dans la coiffure. Elle gardait ses cheveux très courts. Tout cela pour dire qu'elle était normale. Elle rencontra le bouddhisme à l'Université à l'âge de dix-neuf ans. Philosophie ayant toujours été sa matière

préférée, elle trouva des similarités entre l'enseignement de Nichiren et celui de Rabuch Spinozza sur sa théorie :

'Le désir est l'essence même de l'homme'.

C'est pourquoi, les principes clés comme « *Les Désirs mènent à l'Illumination,* » et « *Transformer le karma en mission* », selon Nichiren, la fascinèrent. Le désir, ce sentiment fort d'aspirer, à obtenir, une envie, un souhait, pourrait l'amener à s'élever spirituellement ?

—C'est tellement cool, mais je ne veux pas devenir une vieille dame ! Je veux juste un petit ami ! —Et le karma ? Rien qu'à prononcer le mot, elle se sentait intelligente.

Issata est employée par Voyage Europe, connu sous le nom de VoyE, un nouveau service ferroviaire, basé à la gare de Waterloo. Elle travaille comme chef de cabine sur les trains. Sa compagnie lança un projet pour ses salons d'affaires, *Le service à la carte* et Issata fut recommandée pour soutenir ce projet à Londres. Sa mission consistait à définir le profil de leurs très gros clients, la Business First. Elle rebaptisa le groupe, *BFirst*. Cette compagnie couvrait les destinations de Paris, Bruxelles et l'Allemagne.

—80 % d'entre eux transpiraient la testostérone mais personne n'attira son attention jusqu'au jour il arriva.

1ère Partie

Mr Smith

Les Désirs mènent à l'Illumination



1

Tout commença en Octobre 2011,
« *L'Année des personnes Capables et du Développement Dynamique.* » Chaque organisation se doit d'honorer une déclaration de mission. Celle de la SGI repose sur la propagation de la paix, la découverte des cultures, et l'éducation. Tous les ans, Daisaku Ikéda suggère un thème, une directive spirituelle en accord avec l'ère du temps.

Daisaku Ikéda ? Je vous le présenterai plus tard.

—Capable ? Dans quel sens ? se demanda Issata quand elle entendit le thème. —Et en plus de cela, je dois mûrir avec dynamisme. —Comme si je n'avais rien d'autre à faire ! Elle plaisantait bien entendu. L'année touchait à sa fin, et son rêve de partager sa vie avec un bel homme, n'était pas en vue de se réaliser. Mais elle gardait l'espoir que son HP arriverait bientôt. —Et s'il se présentait en forme de Shrek, elle remarqua un jour, complètement paniquée ? —La princesse Fiona l'a aimé, répondit-elle.

—Mais je ne suis pas Fiona ! Puis, elle réalisa : Dans les contes de fées, beaucoup de princesses transformèrent une grenouille en un prince !

Ses cheveux noirs afro, soigneusement taillés sur son cuir chevelu, un soupçon de Dee-Dee Bridgewater et Angélique Kidjo, deux femmes différentes, mais de véritable symboles et inspirations dans le monde de la musique, Issata arriva devant l'entrée de sécurité de Voyage Europe, à cinq heures

trente, heure à laquelle elle commençait. *Air sur la corde G*, de Bach jouait dans ses oreilles, à travers son iPod. Ce morceau appartenait à sa musique classique préférée. Le genre de musique que l'on veut entendre quand on est heureux, amoureux, même triste, perdu ou confus. Le genre de musique, qui parle à nos sentiments, les écoute et les comprend. En écoutant cette mélodie, elle se sentait libre d'explorer toutes ses fantaisies, elle laissait les vibrations de chaque note, transporter son âme. Toutes renfermaient l'expression de sa sensibilité, de son regain romanesque, de sa féminité. *Air sur la corde G*, décrivait cet appel l'encourageant à y croire. Elle enleva son trench, et dévoila une silhouette si élégamment conçue dans une robe d'uniforme couleur rubis. Celle-ci mariait la tonalité de son manteau, dont la texture soyeuse, se fondait parfaitement à ce teint lisse de sa peau noire et flattait sciemment ses longues jambes de sirène. —Bach ne me suit pas au salon ! Elle enleva ses écouteurs, salua le garde de sécurité, toujours fidèle à son poste, avec un : « Bonjour Kwame, »

« Issata ma soeur, comment vas-tu ? »

« Je vais bien merci. » Il scanna son badge et elle se dirigea vers la réception du salon.

« Salut Issata, ça va ? »

C'était Michael son collègue, originaire des îles Caraïbes. Il aimait garder ses cheveux en tresse plaquées sur son crâne.

« Oui, merci. » Elle l'accueillit avec son sourire doux et généreux, qu'offraient ses dents écartées, une dentition qu'elle héritait de son père. Issata possédait les dents du bonheur, cette fameuse expression de l'ère napoléonienne. Pour comprendre l'origine, retournons-y ! Autrefois, les soldats équipés d'un pont entre les deux premières dents de devant se voyaient exemptés de participer à la guerre. Par conséquent, la chance leur souriait car ils écopaient le

bonheur d'échapper à la lutte sanglante. Et qu'est-ce que les dents avaient à voir avec la guerre ? Eh bien sur les champs de bataille, l'armée obligeait les soldats d'utiliser leurs dents pour charger leur fusil de guerre car leurs armes devaient leur rester en mains. Ils devaient donc utiliser leurs incisives pour couper le papier d'emballage contenant la poudre de chargement. Tâche pas très facile à effectuer avec un grand écart entre les dents. Certains soldats utilisèrent même cette ruse de retirer une dent afin d'échapper à la guerre. Heureusement, personne ne s'attendait à ce qu'Issata partit en guerre. Mais elle avait un autre champ de bataille à gagner. — l'Homme Parfait ! Et elle avait le sourire pour ça.

« Et toi ? »

« Tout va bien, nous avons la liste de nos voyageurs *Business First* et l'un d'entre eux voyage ce matin. Il devrait arriver d'une minute à l'autre.

« Qui ? » demanda-t-elle, intriguée.

« Mr. Smith. »

« Je vais pouvoir enfin le rencontrer, merci. » Elle s'éloigna. Elle entendit beaucoup parler de lui, de par ses collègues, mais n'avait jamais réussi à le rencontrer. Il était avocat, fut tout ce qu'elle connaissait de lui. Pendant qu'elle se préparait, son téléphone sonna. Se préparer, signifiait échanger ses ballerines argentées pour ses chaussures en cuir noir à talons hauts et avaler un expresso.

« Dis-moi, »

« Mr. Smith est juste en train de passer la sécurité. »

« Ok, merci. »

Le salon était construit sur deux étages, —un rez-de-chaussée et un premier niveau accessible par un impressionnant escalier hélicoïdal, en marbre rose pâle. Les voyageurs pouvaient aussi utiliser l'ascenseur. Issata travaillait à l'étage, baptisé *Le Salon*, dont la capacité

comprenait près de deux cents places pour un confort ultime, un bar central et une série de kiosks individuels similaires à des places de théâtre. De ce fait, les passagers pouvaient profiter de leur temps avant leur train. Chaque boîte se présentait d'un grand canapé, rembourré de tissus en velours rouge cerise, d'une petite table piédestal en pin et des derniers services de connectivité. Mais ce qui différenciait Voyage Europe aux autres compagnies ferroviaires s'observait à travers la création du Business First, ou comme Issata l'appelait, la *BFirst* clientèle. L'entreprise emménagea une section privée pour accommoder leurs gros clients. Ce luxe leur permettait d'apprécier leur moment de solitude ou de rencontrer d'autres voyageurs dans une atmosphère intime. Tout cela dans les limites de la raison, bien entendu. Issata était en train de vérifier la section VIP à l'extrême droite du salon, séparée par un diviseur translucide, lorsque son téléphone sonna à nouveau.

« Oui ? »

« Il arrive vers toi maintenant, tu ne peux le manquer ! »

Il avait raison ! Une forte présence envahit l'atmosphère. Lorsqu'il grimpa les marches, elle aperçut une tête rousse, positionnée sur une stature parfaitement allongée, recouverte d'un costume gris clair, dont le tissu sentait l'argent. Cette rougeur, soigneusement travaillée, illuminait une peau extrêmement blanche. Troublée, elle prêta ses yeux, à ce contraste de couleurs qui se dirigeaient vers elle. Troublée, elle prêta son ouïe, au son de ses pas. Il caressait les marches comme s'il exécutait une danse gracieuse, le genre de danse dont elle rêvait de partager avec son *HP*.

Du haut de l'escalier, elle le fixait curieuse de découvrir qui se cachait derrière ces enjambées envoûtantes ? Le coeur tremblant, elle observait tous ses faits et gestes. Il menait la

danse méthodiquement. Très concentré, il suivait sa trajectoire, le chemin d'un homme en contrôle. Puis, il s'arrêta comme s'il avait attendu le moment propice. Il leva la tête et elle croisa un regard bleu et perçant qui la transperça avec violence. Elle reçut un choc électrique lui glisser dans l'estomac. Jamais, elle ne rencontra des yeux remplis d'une telle force. Ils brillaient d'un pouvoir magnétique, si enjôleur, qu'elle se sentit nue. Satisfait de son impact sur elle, il poursuivit sa route. Dix marches après, il la retrouvait en haut de l'escalier. Incapable de prononcer un mot, Issata l'observa dans toute sa splendeur. Elle étudia son visage ovale, saupoudré de taches de rousseur, et fit attention à sa chemise rose, qui soulignait la couleur de ses petites lèvres, rehaussées d'une fine moustache. Cette vignette sensuelle, se voyait mise en valeur par le costume trois pièces dont elle examinait la certitude qu'il coûtait très cher. Dans une main, y logèrent un imperméable crème, ainsi qu'une sacoche marron. Dans l'autre, un chapeau couleur chocolat, à la couleur de ses chaussures en cuir de veau. L'éclat doux du cuir, mettait en valeur, la pointe de la chaussure qui ressemblait à un chapeau d'orteil. De par ses semelles rouges, elle reconnut la signature de Christian Louboutin. Elle ne pouvait définir son âge. Elle ne lui prêtait aucune vieillesse, mais aucune jeunesse non plus. Tout ce qui pouvait se lire en lui se traduisaient par la beauté, le pouvoir, l'homme. Mr Smith lui incarnait son conte de fée. Elle se sentit dériver vers les années vingt, l'ère du Jazz, les années folles. La voilà, transformée en Joséphine Baker, glissée dans une immense couronne à plumes, accrochée à sa mini-jupe fétiche, confectionnée de bananes, avec pour effet artistique, embellir son héritage africain. —*Chiquita Madame de la Martinique*, sonna dans ses oreilles. Et elle se fredonna à elle-même, *Issata Madame du Salon d'affaire*,

c'est aujourd'hui le jour où votre conte de fée commence... Sur le point d'exécuter la danse du Charleston au milieu du salon, elle entendit provenant de très loin :

« Bonjour, » une voix profonde et mélodieuse, similaire à celle de ces officiers d'antan, formés pour délivrer, l'arrivée du roi. Elle fondait comme un sucre d'orge mais le bruit de l'ascenseur s'ouvrant, lui remit les pendules à l'heure.

—Réveille-toi, ma fille ! Tu n'es pas aux *Folies Bergères*,
—De plus Voyage Europe ne serait pas impressionnée par ta performance.

« Bonjour Mr Smith, » elle bafouilla.

« Vous connaissez mon nom ? » ce même son raffiné, voulut savoir.

« Michael à la réception m'a informé, et je suis Issata. » Elle essaya tant bien que mal, à masquer ses émotions, derrière un sourire crispé.

« Dans ce cas puis-je vous appeler Issata ? »

« Oui, » elle s'exclama, à brûle pourpoint. « Et puis-je vous offrir quelque chose à boire ? »

« Non, merci. J'ai un coup de fil très important à passer. Je vous verrai au départ. » Il s'éloigna et se dirigea directement vers la zone privée. Elle l'observa prendre le *Financial Times* du rack à journaux et s'installer confortablement dans un des kiosks privés. —Voici Mr. Smith, elle se félicita ! Fascinée et abasourdie par la présence masculine qui envahissait la pièce, elle ne prenait pas note des voyageurs, mais flânait dans le salon, portant son attention dans la section des VIP. Elle le surprit épier dans sa direction. Il possédait un contact visuel impeccable. Le bleu occupait son esprit et elle vit du bleu partout comme ce bleu des océans qui s'admire sur des cartes postales. Naturellement, la bande originale du film le *Grand Bleu*, résonna dans le salon et elle plongea dans un océan imaginaire. Cette

musique représentait le premier son électronique dont elle tomba amoureuse. Toute la puissance émotionnelle du film était contenue dans ce morceau. —Une ambiance riche en complexité, tantôt sereine, tantôt capricieuse ; —Une ambiance magique, une histoire romantique entre deux hommes, amoureux des eaux profondes. —*Mesdames et Messieurs l'embarquement pour le train de 7h37 va commencer,* » retentit dans ses oreilles. L'annonce la força à sortir de sa nage. Bien, qu'elle ne plongeait pas loin, elle se sentit trempée d'émotions.

« Avez-vous apprécié votre séjour avec nous ? » elle commença doucement, tout en l'approchant.

« En effet Issata merci, » il ronronna et enfila son manteau.

« Vous avez un accent, » elle balbutia.

« Je suis allemand, et j'ai étudié le droit à l'Université d'Harvard aux États-Unis. »

« Très impressionnant. »

« Marchez donc avec moi, » il poursuivit, menant le chemin. Elle s'exécuta et enchaina : « Voyagez-vous tous les lundis matin ? »

« Oui, normalement sur le 10h17, mais j'ai une conférence à Paris très tôt aujourd'hui. »

« Oh, cela expliquerait sans doute, pourquoi je ne vous ai pas vu auparavant. Vous arriviez peut-être lorsque j'étais en pause ? »

« Peut-être, » il souligna, et s'arrêta un moment, pour la regarder. Elle réalisait qu'ils venaient d'atteindre la sortie du salon. —Devrais-je descendre les escaliers avec lui ? Elle se laissa séduire, quand il commença à descendre. Il abordait chaque marche avec précision, ne manquant pas de jeter des coups d'œil sur ses jambes sexy. Des échanges visuels se créaient entre eux, attisant une tension sexuelle. Elle devint faible sur ses jambes, qu'elle craignait de tomber.

Heureusement, ils arrivèrent au bas de l'escalier. M. Smith s'arrêta à nouveau. Il lui sourit, la forçant à confronter son regard. Elle ressentit son pouvoir bleu magnétique ouvrir, la fermeture de sa robe d'uniforme, et visualisa celle-ci tomber lentement, le long de ses jambes amazoniennes. Des gouttes spécifiques qui ne se récoltaient que dans ce genre de moment commencèrent à dégouliner sur sa culotte en coton. Embarrassée, elle retint son souffle, pour se préparer à lui dire au revoir mais il la devança :

« À lundi prochain Issata. »

« À lundi prochain, » elle présenta sa main.

Il la garda un moment. Elle ne put s'empêcher de remarquer la montre très luxueuse qui habillait son poignet droit.

—Une Rolex, précisément !

« Ce Mr. Smith quel personnage ! » elle s'exclama, quand elle retrouva Michael à la réception.

« Je savais que tu l'aimerais, » il la taquina.

« Il est carrément canon ! Ses yeux me hantent déjà, et il m'a appelé par mon nom ! »

« À toi donc de jouer ! »

Pour un lundi, Issata prit les mêmes et recommença.

Le salon plein à craquer, elle accueillit tous ses habitués comme elle s'occuperait de ses propres invités à la maison.

La matinée se déroula très vite et en douceur.

À neuf heures, le temps de sa pause de quarante-cinq minutes, elle s'assit tranquillement dans la zone réservée pour mettre à jour ses dossiers. Elle créa un portfolio, qui illustrait le profil de chaque voyageur et développa une méthode qu'elle nomma « *Apprendre à vous connaître.* »

—Mr. Smith allait arriver d'une minute à l'autre. Elle mit de côté ses fichiers et partit se rafraîchir. Alors qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur, Michael l'appela.

« Oui ? »

« Il arrive. »

« Je suis dans l'ascenseur. » Dès qu'elle en sortit, elle le vit monter les escaliers, vêtu de noir. Son chapeau Borsalino couvrait sa tête.

« Mr. Smith, » elle appela, et se dirigea rapidement vers lui. Il tourna sa tête vers elle. Sa veste ouverte sur une chemise bien ajustée, mettait en évidence son torse musclé. Il ne portait pas de cravate. Elle l'admira dans toute son élégance et scanna ses chaussures en cuir noir, méticuleusement polies, confectionnées exclusivement pour lui.

« Issata, je craignais ne pas vous voir aujourd'hui. »

Elle rit nerveusement. Sa voix profonde et sensuelle, ce son riche, luxueux et lisse lui avait manqué.

« Je venais pour vous accueillir, » elle répliqua, et se précipita dans les escaliers.

« Ravi de vous voir ! » il laissa sortir, lorsqu'elle se trouva à sa hauteur. Il plongea dans ses lucarnes brunes avec amusement, et savoura chaque instant de leur proximité.

« Moi aussi ! » elle s'exclama, envahit par une grosse vague d'excitation.

« Quelle déclaration ! »

—La honte, elle regretta intérieurement !

« Dans ce cas, pourquoi ne pas venir vous asseoir avec moi et tout me dire sur votre week-end ? » Il commença à marcher sans attendre sa réponse.

—C'est clairement un avocat, une petite voix lui souffla !

« Bien sûr, je vais chercher une bouteille d'eau, » elle s'éloigna de lui.

« Aujourd’hui vous êtes mon invitée, Dîtes-moi tout ! » il ordonna quand elle le rejoignit. —Quoi, elle paniqua dans son for intérieur et ressentit du liquide chaud lui couler sous ses aisselles.

« Cela vous dérange ? » il la dévorait du regard.

« C’est juste que... » elle pouffa de rire.

« Mais asseyez-vous, je vous en prie. »

Obéissante, elle s’installa en face de lui. Sa jambe droite arpentait la gauche. Ses deux bras serrés contre son corps, elle décida de jouer le jeu.

« Qu’aimeriez-vous savoir ? » sortit de sa bouche.

« Maintenant vous vous révélez. Quel est votre rôle au salon ? » Il la dévisagea de la tête aux orteils, scrutant langoureusement chaque partie de son corps. Ses prunelles s’attardèrent sur ses lèvres juteuses et brillantes. Qu’offriraient ces lèvres, si stimulées, pouvait se lire dans ses œillades ? À quoi sert une bouche ? À siroter, siphonner, imbiber, haleter, avaler, caresser, embrasser, sucer...Il l’étudiait comme une œuvre d’art, anticipant sa réponse. Issata lâcha un petit soupir et dans la précipitation expliqua : « J’assiste nos voyageurs Business First, tout comme vous. »

« Et qu’est-ce que cela signifie concrètement ?

— Il a raison ! Comment lui expliquer ma mission dans le salon ? « Disons que vous faites partie de la liste des élites de Voyage Europe et je suis ici pour rendre votre expérience avec nous mémorable. »

« Ai-je droit à un traitement de faveur ? » ce coquin continua. Rouge de honte, ses narines frémirent mais la lumière de sa peau noire l’aida, à camoufler sa mascarade avec fierté. Au moins, sa noirceur lui servait comme bouclier, une arme naturelle.

« Vous pouvez toujours présenter vos suggestions, » elle défendit.

« Il était temps qu'ils trouvent quelqu'un comme vous ! Je voyage avec VoyE depuis sept ans, et aucun membre du personnel n'a passé de temps avec moi comme vous le faites aujourd'hui. Je me sens très spécial, Grâce à vous, Issata. »

—Grâce à moi, il se sent spécial, elle répéta en elle.

« Je le transmettrai. »

« Bon week-end ? »

« Rien d'excitant ! » Issata devinait ce qu'il voulait savoir.

« Pas d'homme dans votre vie ? Sûrement, avec des jambes comme les vôtres, vous devez bien avoir un petit ami ? » Il jeta un coup d'œil sur ses collant soyeux. Il la caressait habilement sans la toucher.

« Non, je n'ai pas de petit ami ... Même avec des jambes comme les miennes, » elle parla brusquement.

« Ai-je dépassé les bornes ? » Il demanda, mais ne s'excusa pas. Les hommes comme lui ne s'excusaient jamais.

« Je ne sais pas quoi dire ! » elle ricana. —Et ça, c'est tout à fait toi Issata, tu ne sais pas quoi dire, une voix familière lui rappela. Amusé, M. Smith en rajouta une couche.

« Vous êtes une femme très attirante Issata, et vous devriez apprécier les compliments que l'on vous offre. J'avais hâte de vous voir ce matin. »

« Mr Smith, » elle essaya de l'interrompre.

« Je parie surtout que vous possédez des talents cachés pour lesquels la gent masculine donnerait leur vie. » Avait-elle bien entendu ? Celui-ci ne quitta pas sa proie. Elle comprit qu'il attendait son argument d'attaque, comme dans une salle de tribunal.

« Dites-moi plutôt comment êtes-vous devenu avocat ? » elle tenta.

« Bien joué ! » il admira. « Mon père était un grand avocat, et j'ai grandi avec la conviction que tout le monde mérite d'être protégé. Cela répond à votre question ? Il soutint son regard.

« Dans quel domaine ? »

« Le droit pénal ! »

« Êtes-vous sérieux ? »

« Très sérieux, et je ne peux en dire plus ! »

« Je comprends, car vous pourriez trouver des évidences contre moi. » A ce même instant, elle se sentit coupable. Coupable de quoi ? Être une femme ? Ou coupable de le désirer ?

« Maintenant, je vous découvre ! Vous êtes fascinante Issata, et j'aimerais vous inviter boire un verre, un de ces jours. » L'embarquement fut annoncé.

« Il est temps d'y aller maintenant, » Mr. Smith organisa ses affaires et se leva. « Je vous accompagne » elle proposa, se levant aussi.

« Non merci, je peux trouver mon chemin. Mais pensez à mon invitation. Je veux vraiment apprendre à vous connaître. »

Issata n'arrivait pas à croire ce qu'elle entendait.

« Je vais y penser » elle souffla.

« Quelle est votre boisson préférée ? »

« Champagne. »

« À notre tête à tête au champagne alors ...Il mit son chapeau et s'éloigna.

—Il faut que j'en parle à Jimmy !

Lundi se regardait comme le jour le plus beau de la semaine. Une personne appelée Issata incarnait la femme la plus heureuse du monde ! On se demanderait vraiment pourquoi la vie semblait plus belle un lundi matin ?

Décembre, fit son entrée, avec sa longue robe grisâtre, décorée de taches noires et blanches. —Si Décembre était une femme, Issata avait pour habitude de contempler, elle étincellerait de sincérité et de bravoure et transformerait toute la saison d’hiver, en un temps de soins et de compassion. Elle rappellerait à tous que *l’hiver se transforme toujours en printemps*, dirait Nichiren. —Et que les femmes nées en Décembre brillent de grandeur.

Elle attendait déjà assise dans le restaurant *Eat Tokyo*, une cuisine japonaise réputée pour son goût authentique, quand elle vit Jimmy converser avec un serveur qui pointait dans sa direction. Leur regard se croisèrent et elle lui offrit son précieux sourire. Vêtue d’une robe bleue coupée droite, au reflet violet, habillé d’un col à chemise, et dont les manches s’arrêtaient aux coudes, un long collier de perles blanches, accordé à des boucles d’oreilles pendantes, raffinaient son image. Le ton gris fumé de sa collection Mac cosmétique, dramatiquement appliqué sur ses paupières et son rouge à lèvres, couleur rouge sauvage, délicatement peint sur ses lèvres africaines, lui donnait l’allure d’une

actrice de cabaret, prête à monter sur scène pour accueillir son audience. Qui était donc ce Jimmy ?

—Il s'appelait en fait James, d'où ce surnom Jimmy pour les plus intimes. Bien évidemment, le meilleur ami d'Issata, qui travaillait également pour Voyage Europe en tant que gestionnaire stratégique pour le service clients.

—Nationalité : Français et Allemand de famille éloignée.

—Profile : grand et beau au corps d'athlète, attentionné et sexy ! —Particularité : il appartient au groupe des gens gays. En ce qui me concerne, —être heureux, ne s'inscrit pas sous le registre de la criminalité. Bien que cela le reste encore dans certains pays, surtout lorsque l'être aimé présente le même sexe. Et oui, Jimmy qui exprimait tout ce qu'Issata recherchait chez un homme, aimait les hommes. Ils se rencontrèrent au cours d'une soirée d'anniversaire, et depuis lors, ils devinrent inséparables. Elle le regarda se faufiler à travers ce restaurant compact. Une casquette beige à Chevrons couvrant sa tête, il portait un manteau gris en tweed, lui arrivant aux genoux. Il ressemblait aux mannequins de Jean-Paul Gaultier, défilant sur une passerelle. Quand il atteignit la table, elle reconnut de suite, la paire de *Jimmy Choo* basket, couleur bordeaux, qu'elle lui acheta pour son anniversaire, un an auparavant.

« Jimmy ! » s'écria-t-elle en se levant et se jetant dans ses bras.

« Chérie tu es superbe ! » Ils s'embrassèrent.

« Merci, tu es très beau aussi ! »

« Joyeux anniversaire », poursuivit-il, et lui remit un petit paquet de Chanel, luxueusement enveloppé.

« Jimmy, tu n'aurais pas dû ! » Elle prit le sac de ses mains, devinant ce qu'il contenait.

« Rends-le -moi donc », il plaisanta et retira son manteau. Il révéla, un jeans slim noir et un col roulé rose cachemire joliment ajusté à sa silhouette élancée. Ils s'assirent.

« Je pense que je vais faire un effort pour le garder ! » Elle éclata de rire et déchira l'emballage comme si elle avait fait cela toute sa vie. « *Allure Sensuelle*, merci ! » elle s'écria.

« Tout le plaisir est pour moi ma chérie, célébrons maintenant ! » Et il fit signe au serveur qui l'avait accueilli.

« Alors, ce nouveau rôle ? »

« Et bien... »

« Quoi ? »

« Il y a cet homme. Les yeux bleus de Mr. Smith la pénétrèrent comme s'il se tenait debout devant elle. Ne pouvant continuer sa phrase, elle rit malicieusement.

« Qui ? »

« Mr. Smith. »

« Dis-moi tout ! »

« Champagne », interrompit le serveur, plaçant un bac à glace sur leur table, il présenta une bouteille de *Laurent Perrier*.

« Mon Jimmy, il n'y a que toi qui puisse me traiter comme une reine. » Elle était émue aux larmes.

« Parce que tu en vaux la peine ! »

Le serveur ouvrit la bouteille et servit leurs verres.

« Joyeux anniversaire Madame ! » il souhaita et disparut.

« Santé ! » Jimmy porta le toast.

« Santé ! » Elle le copia et ils avalèrent leur liquide doré. Un air d'extase s'imprima sur leur visage.

« Mr. Smith, » il reprit.

Elle rit naïvement et raconta tous ses lundis matin depuis l'apparition de cet homme dans sa vie, même s'il ne faisait qu'entrer dans le salon des affaires. Cependant pour Issata, le salon représentant sa vie, il semblait logique que Mr.

Smith en occupât une place primordiale. —Qu'il chamboulait son cycle hormonal et qu'elle atteignait des orgasmes, juste en sa présence. Sans oublier tous les signes flagrants qu'il s'intéressait à elle. Jimmy écouta patiemment l'histoire de son amie, qu'il connaissait si bien, et qu'il aimait tellement, secouant la tête parfois, imaginant tout le stress qu'elle encourait pour juste paraître naturelle. Et c'était la Issata qu'il aimait, l'unique, celle qui le faisait rire.

« Nouveau rôle et nouvelle aventure ! »

« T'en penses quoi ? »

« C'est clair qu'il te drague. À toi de découvrir quelles sont ses intentions. »

« Tu devrais voir la façon dont il me regarde. Parfois, je pense qu'il recherche juste de l'attention. Il est beau, il est avocat et détient du pouvoir. »

« Voilà ta réponse ! Est-il sur Facebook ? » Jimmy sortit son iPhone de sa poche.

« C'est tout toi ça, avec tes *Tinder* et *Happn*, *match.com applications* ! »

« Quel est son prénom ? »

« Daniel. » Et Jimmy commença une recherche avancée sur cet homme qui faisait maintenant parti dans la vie de son amie. Chaque fois qu'il cliquait sur un profil, son cœur battait à la chamade pour finir déçue.

« Pas lui ! » elle soupirait découragée.

« Et celui-ci ? »

« Non plus ! »

Jimmy continua sa mission, aussi déterminé que l'appréhension dessinée sur le visage de son amie. Quand soudain elle s'écria : « Mais Jimmy, tu sais combien de Smith il y a au Royaume-Uni ? C'est comme si l'on recherchait un M. Martin en France ! »

« Touché ! Je pense que tu devras continuer tes devoirs seule à la maison ! »

« Je pense que tu as raison ! »

« À la tienne ! » s'écria Jimmy terminant son verre.

Elle en fit de même, et il refila leurs flutes.

« Êtes-vous prêts à commander ? » le serveur resurgit.

« Bento ? » répondit Issata qui choisissait toujours la même chose.

« Bonne idée ! Va pour saumon et poulet teriyaki. »

« Comme boisson ? »

« Une grande bouteille de *saké* chaud ! » Jimmy décida

« Veux-tu me rendre ivre ? »

« Ce n'est pas très compliqué ma chérie ! Alors, quels sont tes plans avec Daniel Smith ? » il reprit quand le serveur les laissa.

« Si seulement je le savais ! Je ne sais pas quoi dire quand je suis près de lui. Mon cœur bat si vite que j'ai peur qu'il me grille. »

« Profite de ses compliments. »

« Sa présence est hypnotique Jimmy ! »

« Je comprends, c'est parce qu'il t'hypnotise que tu mouilles ta culotte, sans t'en rendre compte ! »

« Jimmy ! »

« C'est toi qui l'as dit chérie ! »

« Je souhaite juste rencontrer quelqu'un qui me fasse danser à travers la vie ! » elle murmura d'une voix qui répondait à un rêve impossible à réaliser.

« En fait tu veux vire un conte de fées ? »

« Exactement ! »

« Alors à ta danse avec Mr. Smith ! »

Elle rit.

« Et quelle princesse aimerais-tu être ? »

« Cendrillon ! »

« Pourquoi elle ? »

« En fait le nom Cendrillon a pour connotation : *Celle qui obtient de façon inattendue la reconnaissance ou le succès après une période de négligence et d'obscurité ?* »

« Intéressant ! »

« Je ne veux juste pas avoir à rentrer à la maison avant minuit. »

« Je vois, tu veux te réveiller le lendemain matin dans un hôtel. »

« Parfaitement, nous les femmes, avons lutté dur pour nos droits, notre émancipation, nous pourrions quand même bien rester jusqu'au matin, avec du champagne pour le petit déjeuner. »

« Issata, tu m'éclates ! Va savoir, tu pourrais être la prochaine Cendrillon du XXI^e siècle. »

« Il n'y a pas de princesse noire chez Walt Disney. »

« Mais si ! »

« Laquelle ? »

« Princesse Tiana dans *La Princesse et la Grenouille* »

« Je l'avais oubliée celle-là ! Mais c'est la seule histoire avec une princesse noire ! Toi aussi tu connais tes Disney Classiques ! »

« Écris donc ton propre conte de fées ! »

« Et comment ? »

« Change l'ère du temps ! »

—Changer l'ère du temps, elle se répéta silencieusement.

« Jimmy, je me sens si stupide maintenant, j'ai trente-sept ans, et je rêve d'un conte de fées. »

« Chérie, moi aussi je veux un prince, il n'y a pas de conte de fées pour les hommes homosexuels, non plus ! »

Les larmes leur débordaient des yeux, tellement qu'ils gloussaient fort, et évoquaient la couleur de leur complicité. Mais derrière leurs rires, il y avait aussi une vérité profonde.

« Bon on a assez parlé de moi. À ton tour ! » Au même moment leur repas arriva.

« Bon appétit ! » dit le serveur. Il déposa leur diner et tourna les talons.

« Alors ? » ses yeux l'interrogèrent avant d'attaquer son bento.

Jimmy inspira profondément et commença :

« Tu te souviens d'Andrew ? »

« Le coach de remise en forme ? »

« Oui, » il explosa de rire. Un air coquin trahit l'expression sur son visage.

« Et ? »

Il plongea ses baguettes chinoises dans son morceau de saumon et enfourcha la chair crue, marinée de sauce de soja, dans sa bouche. Mâchant rapidement, il expliqua :

« Il m'a recontacté. »

Jimmy le remarqua, à la salle de gym de son quartier quelques mois auparavant. Puis celui-ci cessa de joindre. Il réapparut comme s'il n'était jamais parti. Encombré d'un petit corps Brésilien, il coiffait ses cheveux noirs bouclés en chignon, à l'aide d'un bandana rouge. Il possédait de grands yeux ronds couleur chocolat, capable de brûler n'importe quelle chair fragile, d'un seul regard. Recommandé, avec modération. Ses lèvres égyptiennes, aussi juteuses qu'une pêche mûre, semblaient envoyer des baisers à n'importe quel soupirant assez rapide pour les attraper. Selon Jimmy, il ressemblait à un Dieu. Ils ne se rencontrèrent qu'une seule fois pour boire un verre. Issata se doutait d'avance de ce qui allait s'ensuivre et lui demanda illico presto : « Avez-vous peint Van Gogh ? »

« Oui, nous avons peint Van Gogh, et Gauguin, et Co ... »
Et ils furent pris d'un fou rire à nouveau. Maintenant, laissez- moi vous expliquer, le mystère derrière l'expression

peindre Van Gogh. Issata et Jimmy, associaient l'art de la peinture au sexe et vice versa. Pourquoi ? Selon leur théorie, l'art nous permettait d'explorer notre propre créativité et de ce fait, représentait un outil naturel pour décrire la liberté. Et pourquoi Van Gogh, un homme si tourmenté ? Issata suggéra cette connotation : « *As- tu peint Van Gogh ?* » Un jour, ils passèrent leur après-midi à la Tate Modern, et les œuvres de l'artiste furent exposées. Ils méditèrent sur ce célèbre tableau *La nuit étoilée*. Comme le titre l'indique, dépeint une nuit intense, et très probablement l'état d'esprit de Van Gogh lui-même. Elle perçut les éclairs violents imprimés sur la toile comme une énergie cosmique. Plutôt que de condamner ce peintre, tel qu'un homme enterré vivant, qui demeurerait dans l'impossibilité de trouver la paix, elle commença à sentir une libération sexuelle à travers toutes ses peintures, de par l'audace des couleurs qu'il choisit et de par son impulsivité dramatique à exprimer les paysages et la nature morte dans son travail. Voilà l'histoire derrière, « *As- tu peint Van Gogh ?* » Et Gauguin ? C'était juste son pote !

« Ça t'a plu ? »

« Je crois que je suis amoureux ! » Typique de Jimmy, un vrai cœur d'artichaut !

« Que va-t-il donc se passer ? » amusée, elle questionna.

« C'est à mon tour de l'inviter. »

« Tu penses à quoi ? »

« Sans doute aller dîner, et cette fois, passer plus de temps à le découvrir. »

« Parce que la dernière fois, vous étiez trop occupés à peindre Van Gogh. »

Ils rigolèrent à s'en rouler par terre.

« On se retrouve la semaine prochaine. » Jimmy finit par avouer.

« Ça se fête ! Nous avons tous les deux une histoire à partager. »

« Absolument chérie, à nos contes de fées ! » Il versa la dernière goutte de champagne dans la flûte d'Issata.

« Fini, on reprend du saké ? »

« Volontiers ! »

Il interpella le serveur. La commande passée, ils retournèrent à leur repas. Quelques bouchées englouties, Jimmy voulut savoir : « Mais dis-moi, comment ton Mr. Smith s'inscrit dans ta philosophie du bouddhisme ?

Je pense que là, je devrais vous éclairer sur la personne de Nichiren, plus encore sa philosophie.

Dans l'histoire du bouddhisme, les premières doctrines expliquèrent que les désirs terrestres représentaient les causes des souffrances profondes du monde et que ces souffrances se manifestaient par diverses envies, tels que l'attachement, l'illusion et les impulsions destructrices. Ces négatives émotions, désignées par les trois poisons, furent reconnues sous les formes de l'ignorance, l'avidité et la colère. Selon ces théories, pour réaliser le bonheur, tous désirs devaient être éliminés, car ils n'entraient pas en compatibilité avec l'illumination. C'est alors que débarqua Nichiren Daishonin prêtre du XIIIe siècle. Pour quoi faire ? Il voulait comprendre pourquoi les enseignements bouddhistes faillirent à guider le peuple vers l'atteinte à l'illumination.

—Si l'humanité continuait d'obéir à ces raisonnements bouddhistes antérieurs, les gens se condamnaient à attendre des vies après des vies, dans l'espoir d'une existence heureuse et épanouissante. Il en déduisit, qu'un aveuglement aussi insensé était voué d'avance à l'échec, et c'est ainsi qu'il partit en pèlerinage, déterminé à trouver une réponse. Il chercha et se familiarisa avec le Sūtra du Lotus, qui renversait les enseignements précédents en proclamant que tout être humain avait le potentiel de révéler l'état du Bouddha dans sa forme

présente. Parce que, tant qu'il y aurait de la vie, les désirs continueraient d'exister. Un désir restait un désir, un vœu sincère, qui émergeait du cœur. Sinon, qu'en serait-il de manger ? Les gens mourraient de faim s'ils s'abstenaient de se nourrir. Qu'en serait-il du désir sexuel, l'humanité périrait aussi, si elle renonçait à cette liberté de procréer, cette liberté d'assouvir les besoins fondamentaux de l'existence.

*« Et Lady Kondo d'ajouter, le sexe fait partie de la vie ! »
Jamais, je me verrai abandonner le sexe. Il représente un facteur important pour maintenir les relations de couple en vie. Toute relation saine se nourrit de passion, d'excitation et de sexualité. Pour moi le sexe c'est comme un Arpeggio, vous savez ce mot italien qui signifie jouer sur une harpe. Après c'est à chacun son rythme...*

Après des études vigoureuses, Nichiren se rendit à l'évidence que le plus grand enseignement de Shakyamuni, reconnu comme le premier Bouddha, provenait du Sūtra du Lotus. Et il en conclut que Nam-myoho-renge-kyo, le titre du Sūtra du Lotus, caché dans l'enseignement pouvait libérer l'humanité. Il y découvrit que la source du désir jaillissait de la vie elle-même. Être en vie, cet instinct primitif, dénonçait un désir en soi. De part cette réalisation, l'idée que l'être humain associait le désir au bonheur, décrivait un acte naturellement humain, qu'il se devait de défendre. Le 28 avril 1253, Il proclama Nam-myoho-renge-kyo.

Issata sourit, contemplant pourquoi, elle choisit le bouddhisme. Si elle était honnête avec elle-même, ce fut plus l'idée de réaliser ses désirs qui l'incita à essayer.

« Pour tout te dire, je ne sais vraiment pas. » elle lança.

« Je vais faire confiance à ce que mon cœur me révèle et laisser l'univers faire son travail. » elle poursuivit, pas très convaincue.

« C'est tout ? »

« C'est déjà un début ! »
« Mais à quoi penses-tu quand tu récites ton mantra ? »
« A Quoi je pense ? Les pensées sont ce qui nous rendent vivants, n'est-ce pas ? « *Je pense, donc je suis.* »
« Descartes ! »
« Touché ! » elle soupira. « J'aimerais mieux le connaître et qu'il m'invite prendre un verre. »
« Et s'il ne t'invite pas, est ce que cela signifierait qu'il n'est pas fait pour toi ? »
« Il a plutôt intérêt d'être le bon, car j'en ai plus que marre d'attendre ! »
« Tu médites tous les jours ? »
« Oui. »
« Pendant combien de temps ? »
« Cela dépend de ce que je cherche à accomplir, normalement une heure par jour. »
« Une heure d'un coup ? »
« Oui quand c'est possible, en ce moment pendant la semaine en raison de mon nouvel horaire, je pratique trente minutes avant d'aller au travail et termine mon heure dans la soirée. »
« Je suis très impressionné ! »
« Ma pratique du bouddhisme c'est un peu comme mon exercice spirituel, tout comme toi, tu vas à la gym, pour mater les beaux mecs ! »
« Quelle comparaison ! » il ricana.
« Disons que dans le monde à travers lequel nous vivons, il s'avère nécessaire, d'apporter une nourriture saine à l'esprit. Et le bouddhisme me sert d'engrais pour cultiver ma sagesse. »
« Chérie, je veux juste assez de sagesse pour baiser ! »
« Il n'y a que toi pour un tel désir ! Tu peux toujours envoyer tes souhaits à l'univers ! » elle pouffa de rire.

« Pour l'instant je meurs d'envie d'une clope ! »

« Moi aussi, finissons rapidement, ensuite on avise ! »

« Parfait ! »

Ils retournèrent à leur diner et dévorèrent jusqu'au dernier grain de riz. Jimmy paya. Une fois dehors, ils s'empressèrent de soulager leurs poumons.

« On va où maintenant ? » Issata demanda. Elle tirait sur une Marlboro Gold ; les super longues, la seule marque qu'elle fumait depuis qu'elle commença cette liaison dangereuse avec cette drogue légale.

« Tu le sais bien ma chérie ! »

Des couches de salive séchée, enduites au chaque coin de sa bouche, le sentiment qu'une hache se trouvait plantée dans le cerveau, des vagues de nausées remontant vers sa gorge, Issata ouvrit les yeux dans sa chambre faiblement éclairée. Ils furent forcés à affronter les rayons de lumière qui perçait entre ses persiennes. Elle gémit. Allongée dans son lit baroque en acier noir, qui occupait une grande partie de l'espace de son appart, sa tête enfouie dans son oreiller sensoriel, elle ne pensait pas clairement. Ses yeux fixaient, une armoire blanche deux portes, bon marché, encombrée de vêtements, située près de l'entrée principale. Son uniforme y pendouillait. Son autel bouddhiste se trouvait non loin. Au milieu de son bazar, elle réussit à y accommoder un écran plasma surmonté sur deux larges corbeilles en osiers, remplies de choses dont elle ne se souvenait probablement pas. Et bien sûr, une panoplie de dvd et cd jonchaient sur le sol, contre les quatre coins de ses murs. Que c'était-il passé la nuit dernière ? Elle se vit danser avec Jimmy au *Georges and Dragon* pub, le milieu homosexuel bien connu au coeur de Shoreditch, où tout

plaisir libertin s'explorait. Puis ils sautèrent dans un taxi noir avec un autre mec. Il n'arrêtait pas de répéter, —*Te Quiero*. Il embrassait Jimmy. Jimmy semblait chercher quelque chose dans son pantalon.

— Je me demande quand bien même, s'il trouva ce qu'il cherchait, elle réussit à analyser, dans une observation des plus naturelles ? Parce que ce fut ce à quoi toute rationnelle personne, souffrant d'une gueule de bois, se devait de contempler, le jour suivant, afin d'alléger ce sentiment de culpabilité, derrière leur propre sabotage. Voir même le jour suivant, beaucoup de ces fêtards comme Issata, se réveilleraient dans l'univers d'Edward Munch, ce peintre norvégien, le grand expressionniste dans l'histoire de l'art.

Pourquoi son monde ? Tout simplement, car celui-ci peignit une toile appelée ainsi : —*Le Jour Suivant*. Cette peinture représentait une femme dans une chambre à coucher, allongée sur un lit dans une posture des plus alléchantes. Ses bras écartés le long de son corps voluptueux, ses longs cheveux noirs bouclés balayant le sol, un corset blanc recouvrant son buste d'une façon où la lourdeur de ses seins, ne pouvait passer inaperçue, impliquant sans doute, un besoin d'être vidés, elle incarnait clairement, les états d'âmes d'Issata après une nuit sauvage. Sur cette même bache on y trouvait une petite table avec une bouteille d'alcool et deux verres placés dessus, suggérant que la femme ne passa pas sa nuit seule, contrairement à notre amie. Non seulement la solitude l'accompagna à la maison, et son corps en souffrait. Aucune réponse ne se manifesta, concernant la chasse aux trésors de la veille.

—Peut-être que je devrai rester au lit, lui traversa l'esprit. Elle souhaitait retourner à ses vingt ans, exemptée de toute responsabilité. Mais elle venait de compter ses trente-sept bougies et l'appel de sa vessie fut plus convaincante que ses

désirs d'adolescente refoulée. Elle repoussa sa couette. À sa grande surprise, elle portait sa chemisette rose satinée de nuit. Celle-ci était assez longue pour couvrir son triangle des Bermudes. Elle ne l'utilisait que pour des moments spéciaux. —Allez savoir, elle soupira ! Encore sous les effets de l'alcool, elle posa ses pieds délicatement sur son sol en lino. Ses yeux fixèrent la porte de la salle de bain.

« Alléluia ! » elle s'écria quand son derrière tomba sur le siège impérial des toilettes. Elle pulvérisa la cuvette de son eau chaude et dorée, tout en écoutant la violence concentrée dans le jet de son urine. —Comme ça fait du bien de pisser, elle gémit de plaisir. Un sourire naïf imprimé sur son visage, sa tête collée contre le mur de la salle de bain, elle resta dans cette vulnérable position pendant quelques secondes. Ses jambes vulgairement écartées, elle sentit l'élastique de sa culotte noire en dentelle, que personne n'eut le privilège de toucher, de sentir et de retirer, attelée à ses chevilles. Elle s'essuya le minou et rassembla le peu de force qui lui restait pour soulever ses fesses. —Tu vieillis ma vieille, son cerveau lui souffla, à la vue de son reflet dans son miroir. Elle ne manqua de remarquer, les résidus de son maquillage étalés sur sa figure et se lava les mains. —Tout ça, c'est à cause de toi Jimmy, plus jamais ! Elle enfila son vieux peignoir en laine, qui avait perdu sa couleur crème et retourna dans sa pièce principale. Sa bouilloire en marche, elle s'alluma une Marlboro et prit place à sa table de bistrot. Le « ding » son s'échappa de son iPhone. Elle savait que c'était Jimmy. Elle n'eut à peine le temps de vérifier, qu'un autre *ding* retentit. —Ok, il a trouvé ce qu'il cherchait, elle en déduisit, quand elle lut ses textos. Au même instant la bouilloire siffla. Elle se précipita pour la retirer de sa cuisinière. Son café prêt, elle retourna s'asseoir. Elle tenait dans ses mains, une grande tasse blanche décorée d'un énorme cœur rouge,

offerte par Jimmy. Ses lèvres accueillirent l'odeur et le goût de sa boisson chaude avec une immense reconnaissance. Mais son estomac encore très fragile, la contraignit à avaler le liquide avec lenteur. Ce qui n'aidait pas à réveiller son esprit ombragé par les millions de shots de vodka et de téquila qu'elle engloutit la veille. Coupable de son propre crime, elle observa la fumée de sa clope disparaître autour d'elle. C'est alors qu'elle se rappela, leur enquête sur Daniel Smith. — Pas question ! Bien sûr que si ! Elle se connecta à son compte Facebook et poursuivit l'enquête. La liste de noms sous M. Smith apparut interminable. Elle admit sa défaite et ses yeux rencontrèrent son autel bouddhiste.

— Je sais, elle laissa entendre ! — Il est temps de Pratiquer ! En deux temps trois mouvements, elle grilla une autre clope, puis alla s'agenouiller devant son sanctuaire, avec son café. Elle attrapa son chapelet de perles noires, aussi appelé *juzu* en japonais et ouvrit son butsudān.

Devant son Gohonzon, son objet de culte, elle frotta ses mains et exprima un *sansho*, l'acte de réciter Nam-myohorenge-kyo, trois fois. — Non, elle ne se lava pas et ne changea de vêtements pour prier. Après tout, comme dirait l'expression — L'habit ne fait pas le moine ! Ce n'est pas parce qu'Issata cherchait le HP qu'elle devait se présenter en robe de mariée pour prier, des fois qu'il surgirait comme par magie, frappant à sa porte. Ceci expliquait pourquoi, elle se trouvait la plupart du temps à poil, sous sa robe de chambre.

« Maintenant, vous vous demandez sans doute en quoi sa pratique bouddhiste consiste-t-elle réellement ? Car les seules indications que vous venez de lire fussent qu'elle répétait ces mots étranges, parfois pendant des heures et qu'elle appelait la loi mystique. Et si elle pratiquait le vaudou ? Étant africaine, cela pourrait rendre cette théorie

très plausible ! Impossible car ce rituel représente un culte né de Haïti. Et l’Afrique se reconnaît pour ses grands marabouts. Je vais donc essayer de vous expliquer. »

— Tout d’abord, le butsudana, qui littéralement signifie autel bouddhiste, est un cabinet en bois. Eh bien, ce coffret précieux renferme et protège un Gohonzon ou une icône religieuse. Issata avait dessiné son modèle. Il était bâti en bois de chêne rouge cerise, orné de deux boutons en couleur laiton comme poignée de porte. Le mot Gohonzon incarne le terme associé aux objets religieux et prend souvent la forme d’un parchemin ou d’une statue dans le bouddhisme japonais.

Honzon signifie objet de respect fondamental. *Go*, un préfixe honorifique, se traduit par « digne d’honneur ».

Autrement dit, Gohonzon signifie vénérer avec honneur. Dans le bouddhisme de Nichiren Daishonin, il se concrétise sous la forme d’un mandala, à base de papier pour calligraphie que l’on suspend. Il contient des caractères chinois et sanskrit, qui apparaissent comme des petits dessins. Au milieu du parchemin, on y voit inscrit en gros, Nam-myoho-renge-kyo, Nichiren. Sa signature, la preuve que lui-même s’est éveillé à sa bouddhité, le but essentiel de son enseignement. Cet objet de vénération est la représentation physique de la Loi Mystique inscrite par Nichiren en 1279.

Cet outil de culte est une représentation graphique de l’illumination, souvent comparé à un miroir pour révéler l’état du buddha, notre grandeur spirituelle, traduite par la sagesse, le courage, la compassion et la force vitale. Quand Issata prit connaissance que ce morceau de papier, joliment décoré, pouvait être identifié à un miroir, à travers lequel elle pouvait discerner la réalité de sa vie, ainsi que comprendre sa relation avec son environnement, elle fit de suite allusion à Mami Wata. — Nichiren se serait-il inspiré

de sa légende ? Elle incarnait une déesse africaine, une légende propre à l'histoire de l'Afrique qui vécut dans la mer, d'où le nom Mami Wata. Ce pidgin anglais, se traduit par « la mère des eaux » dans les langues modernes. L'histoire raconte qu'elle se manifestait avec une tête et un torse de femme et que le reste de son corps exhibait une longue queue de poisson, la définition d'une sirène. Les croyances expliquèrent aussi qu'elle détenait la capacité de se transformer entièrement en n'importe quelle forme de son choix, comme le serpent, tout en gardant ses attributs féminins, d'où les seins nus.

Quel rapport avec le Gohonzon ? J'y viens, mais laissez-moi vous en dire plus sur cette créature mystique. Inévitablement, elle dégageait une beauté enviable, avec ses longs cheveux noirs et un mystère sombre et excitant. Une telle splendeur, détient toujours des avantages surnaturels. Exactement, elle possédait des pouvoirs immenses telles que la guérison et la fertilité, et fournissait des atouts spirituels et matériaux à ses fidèles. Pour ajouter à son mode de vie très glamour, elle hérita aussi du titre de protectrice du corps des eaux. De ce fait des groupes traditionnels en Afrique refusaient de visiter les plages ou d'exercer leur activité de pêche afin de maintenir la paix dans le royaume de *Mami Wata*. Néanmoins, bien que son intention à l'égard de son peuple partît d'un sentiment sincère, en tant qu'être humain, elle entretenait aussi une faiblesse imminente, un goût pervers pour la luxure.

Devinez ce à quoi elle s'abandonnait ? Elle capturait les hommes pour satisfaire son appétit insatiable pour le plaisir charnel. Après qu'elle eut abusé d'eux, elle leur fit jurer fidélité à elle et elle seule ! Et s'ils refusaient, elle les punissait en les plongeant dans une pauvreté extrême, détruisant leur couple, si mariés, ou les condamnait à la

peine capitale : la mort ! « De quel plaisir pourrais-je jouir, si j'arrivais à capturer des hommes ? » Mais elle réalisa rapidement : « J'arrive à peine à en attraper un, donc ce n'est clairement pas pour moi. »

—De retour au Gohonzon, symbole du miroir, *Mami Wata* tirait toute sa puissance d'un miroir qu'elle transportait avec elle continuellement et l'utilisait pour mener des rituels, où tous les partisans, en regardant dans ce miroir, pouvaient accéder à son pouvoir sacré et entrer dans son monde. *Voilà ce que l'allégorie du Gohonzon, associé à un miroir, réveilla en Issata. Donc je ne peux point vous dire si Nichiren bénéficia de l'occasion de rencontrer cette créature de son vivant. Je pense qu'il l'a tout simplement évitée, connaissant ses tendances destructives et démoniaques.* Par contre il expliqua dans un de ses écrits : —*Sur l'Atteinte de la Bouddhité, « Il en va de même entre un bouddha et un être ordinaire. Quand on est dans l'illusion, on est appelé être ordinaire mais, quand on est dans l'illumination, on est appelé bouddha. Tel un miroir terni qui brillera comme un joyau une fois poli. Un esprit assombri par les illusions de l'obscurité inhérente à la vie est comme un miroir terni. Une fois poli, il deviendra inéluctablement un clair miroir réfléchissant la nature fondamentale de tous les phénomènes et la réalité essentielle. Faites surgir une foi profonde et polissez constamment votre miroir, jour et nuit. Comment le polir ? Seulement en récitant Nam-myōhō-rengē-kyō. »* Bien que le titre implique une recherche, littéralement liée à une destination, l'atteinte à la bouddhité principalement repose sur un voyage spirituel, qui nous plonge dans les abîmes de notre propre vie, afin de puiser dans ce potentiel infini, appelé l'état du bouddha. L'état du bouddha permet de

révéler la meilleure version de notre humanité. Un soi authentique que personne et rien ne peut ébranler.

Observons ensemble, la routine derrière sa pratique journalière. Issata dépoussiéra la base de son butsudana, un meuble couleur crème, dans lequel, elle conservait la plupart de ses livres et ses écrits bouddhistes. Elle vérifia la fraîcheur de ses offrandes, remplaça ses bougies, rafraîchit l'eau des vases pour sa verdure. Elle en possédait deux, de chaque côté de son autel, offrit de l'eau dans une petite tasse de saké et brûla un bâton d'encens. Ces bienfaits ne s'inscrivaient pas sur la liste d'obligations bouddhistes, cependant l'autel désignant le point de focus dans l'enseignement de Nichiren, toute marque de respect envers le Gohonzon, démontre une expression de grande sincérité. Donc en accordance avec la loi de causalité, ces actes se refléteraient dans notre vie. Offrir une tasse d'eau fraîche appartient à une vieille coutume indienne, où la valeur de l'eau est considérée d'une extrême importance. C'est pourquoi les pratiquants offrent un verre d'eau au Gohonzon le matin. La verdure symbolise l'éternité de la vie. Les bougies expriment la lumière. Et cette lumière correspond à la sagesse du Bouddha qui illumine nos vies. L'encens illustre le parfum de l'offrande. Cependant si l'on soupçonne une allergie après son utilisation, il est préférable de ne pas s'en asperger. Cela découle du bon sens. En ce qui concerne la nourriture, c'est le cœur qui décide. Les membres de la SGI offrent principalement des fruits, parfois des bonbons, des gâteaux, des chocolats, même du vin. Issata adorait y placer une bouteille de champagne parce qu'au bout du compte, elle seule dégusterait son liquide doré. Son autel nettoyé, non pas qu'il fut sale, mais je me devais d'expliquer la cérémonie, elle commença Gongyo. Et oui, il faut y mettre de l'effort pour devenir heureux.

Gongyo illustre sa prière quotidienne qu'elle effectuait matin et soir, comme pratique complémentaire, à la récitation de son mantra. Ce mot signifie pratique assidue. Elle comprend la récitation du chapitre « Hoben » et « Juryo » du Sūtra du Lotus, et exprime le cœur du Bouddha. Pour Issata, elle regardait ce rituel comme une expression de reconnaissance pour la vie et s'engageait matin et soir à réaliser le souhait du Bouddha, à travers ses propres actions. La prière se termine par un vœu : —*En tout temps, je me demande, comment puis-je faire entrer les êtres vivants dans la voie inégalée et acquérir rapidement le corps du Bouddha.* Très clair ! Un Bouddha est un être, en constante méditation dont la mission repose sur cette recherche perpétuelle à guider son prochain vers le bonheur. Trois prières sont offertes pendant cette cérémonie spirituelle, dont une principalement dédiée à nos désirs personnels : —*Je prie pour révéler ma bouddhité, mener ma révolution humaine, changer mon karma et réaliser tous mes souhaits.* Lorsqu'elle finit gongyo, elle enchaina avec son mantra : —Nam-myoho-renge-kyo...

Ça signifie quoi ? Permettez-moi de vous ramener en France, à l'université Paris 8, Vincennes-Saint-Denis où elle étudiait l'anglais et la littérature. Non, elle passa son temps à faire la fête et à tomber amoureuse. Bien évidemment elle échoua sa première année qui marqua aussi l'année où elle perdit son père. Il décéda d'un arrêt cardiaque. Un grand homme, fort, anti alcool et nicotine, mais le destin en décida autrement. À l'âge de soixante-dix ans, il s'éteignit.

L'année suivante, elle rencontra Jeanne, de dix ans son aînée, qui préparait le même diplôme qu'elle. Celle-ci l'initia à la récitation de Nam-myoho-renge-kyo, également appelé *Daimoku*.

—*Nam* est l'acte de dévotion ou de dévouement qui dérive du sanskrit, une langue ancienne venant des Indes. Cette conjonction est principalement utilisée pour des fins religieuses. *Nam* exprime aussi un retour à la source.

—Quant à *Myô*, il désigne l'essence même de la vie, qui transcende l'intellectuel. Cette essence s'exprime sous une forme tangible, qui peut être observée à travers (*hō*). Alors que les phénomènes exprimés par (*hō*) changent, il reste un principe unique et immuable qui les anime tous (*myō*).

En résumé, *Myô* illumine la réalité mystique de la vie et (*hō*) est la manifestation de la loi elle-même. —Ensemble *Myōhō* signifie « loi mystique ». Elle se nomme ainsi car il dérive de l'impossible pour comprendre le fonctionnement de cette loi intellectuellement.

Renge signifie la fleur de Lotus. Dans la culture asiatique, celle-ci se caractérise comme symbole de pureté et noblesse et représente la seule plante qui produit sa fleur et son fruit en même temps. Par conséquent, cela symbolise la simultanéité de la cause et de l'effet. Cette Loi de causalité explique que nous sommes directement responsables de notre destin et que si nous pouvons le créer, nous sommes à même de le transformer.

De ce fait, réciter *Nam-myoho-renge-kyo*, produit simultanément l'effet de la bouddhité, qui se manifestera au bon moment. Tout comme la fleur de Lotus ne peut que pousser des racines épaisses et saines et s'épanouir dans un étang boueux où sa fleur reste immaculée, il en va de même avec nos propres vies. L'étang peut être regardé comme notre monde troublé, et la fleur du lotus : Issata, moi, vous, qui lisez tout simplement. La boue démontre l'expression concrète de nos problèmes qui devient l'engrais nécessaire pour notre croissance spirituelle. Peu importe combien boueux ou sale l'étang apparaît, la fleur de lotus fleurit

toujours magnifiquement. Le même principe s'applique pour l'être humain.

—*Kyo* signifie littéralement, sutra, la voix, ou l'enseignement du Bouddha. La composition de ces trois lettres, exprime la vibration et l'interconnexion de l'énergie universelle qui imprègne la vie. À l'origine ce caractère était considéré comme le fil d'un ouvrage tissé, en référence à une continuité temporelle. Au fil du temps, on lui attribua un sens supplémentaire, celui de la logique, de la raison et du droit. Et c'est ainsi qu'il fut utilisé pour préserver un enseignement. De part ce nouveau sens, le *Kyo* de *Myoho-rence-kyo*, devient un caractère éternel indiquant que *Nam-myoho-rence-kyo*, est la loi éternelle, de vérité immuable.

Simplement dit, chaque fois que nous articulons *Nam-myoho-rence-kyo*, nous exprimons une prière solennelle, se traduisant par : —Je dédie ma vie, je consacre ma vie, ou je mets ma vie en harmonie avec la Loi Mystique, la loi de causalité, la loi de vérité éternelle et immuable. Issata insista clairement sur le fait, que *Nam-myoho-rence-kyo* n'était pas une formule magique. Néanmoins qu'en basant notre vie sur cette loi, toutes souffrances et épreuves, pouvaient se transformer en source de joie.

De suite, elle fut conquise par l'attitude chaleureuse de Jeanne. Celle-ci débordait d'une extrême compassion qu'elle ne trouva par ailleurs ; pas même avec maman. J'utiliserai Maman pour référer à la mère d'Issata. Secrètement, elle entretenait une immense colère envers elle, un sentiment agressif qu'elle protégeait à travers son amour fraternel pour sa petite soeur Sophia.

Articuler *Nam-myoho-rence-kyo* ne fut pas tâche facile à observer. Elle rencontra beaucoup de difficultés à établir le rythme de ces six syllabes, mais avant tout, elle dut

confronter cette énorme gêne à entendre sa voix. Non seulement celle-ci résonnait d'une tonalité grave, elle fut souvent comparée à une voix masculine quand elle parlait.

Avec le temps et beaucoup de pratique, elle réussit à trouver son propre rythme. Jeanne l'encouragea également à pratiquer pour entrevoir les preuves actuelles de ce bouddhisme. Pourquoi des preuves ? Parce que le but de cette méditation vise à aider quiconque à atteindre ses objectifs dans la vie et tout débutant comme Issata fut encouragée à commencer avec cinq minutes matin et soir pour tester la vérité du bouddhisme de Nichiren.

Elle désirait un petit ami, et décida de tenter sa chance. Elle assista aux réunions bouddhistes du mieux qu'elle put où elle rencontra d'autres membres Français. Elle fut émue par leur approche de la vie. Ils dégageaient tous cet air de confiance et de liberté, tout en soulignant qu'il en dépendait sans doute de leur maturité. Maman n'y vit aucune objection à sa nouvelle foi. —Seul ton bonheur m'importe ma fille, elle lui sourit. Quelquefois Sophia méditait avec elle quand elle rentrait à la maison. Un an après, non seulement Issata ne réalisa pas son objectif mais elle échoua ses études à nouveau. —Finito avec la pratique, et s'aventura pour Londres, comme jeune fille au pair. Ses débuts comme londonienne la déprimèrent. Elle se sentit seule et cette solitude s'exprimait plus encore dans son manque de maîtrise de la langue. L'idée de retenter le bouddhisme eut fin d'elle. Mais la famille, chez qui elle vivait, n'acceptait pas qu'elle récitât ses mots étranges à haute voix dans leur maison. Désespérée, elle priait beaucoup. Une autre jeune fille au pair, avec qui elle se lia d'amitié, l'encouragea à visiter le *Citizens Advice Bureau*, l'office des conseils juridiques gratuit. Elle fit connaissance d'une charmante Nigérienne, qui cherchait quelqu'un pour s'occuper de ses

deux enfants et son choix spirituel ne la dérangeait guère. C'est ainsi qu'elle se retrouva dans le nord de Londres. Preuve de la loi mystique ou juste une coïncidence ?

Elle joignit un groupe dans son quartier local, qu'elle adopta telle sa SGI famille. Pratiquer lui inspira plus de plaisir, plutôt qu'une obsession à réaliser quelque chose. Elle sentit comme une force puissante, la pousser vers l'avant, l'expression d'un sentiment d'harmonie avec son environnement, un sentiment d'appartenance. Elle se concentra plus sur l'écoute de sa voix. Puis un jour, elle réalisa : —Ma voix est mon identité ! Ma voix révèle la vérité sur qui je suis ! À l'âge de dix-neuf ans, elle découvrit quelque chose d'unique, un chemin de vie, qui lui donnait de l'espoir, et elle voulait explorer ce quelque chose. Avec son anglais limité, elle étudia autant qu'elle put la philosophie de Nichiren. Après un an de pratique constante, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas d'objectif précis dans la vie.

Et maintenant ? —Qu'est-ce que je pouvais savoir de la vie à dix-neuf ans, et encore moins des relations du cœur, elle en conclut ? Son histoire d'amour avec la loi mystique débuta en Octobre 1994, et en 1997, elle épousa sa philosophie en recevant le Gohonzon.

En 2005, commença son aventure chez Voyage Europe. Travailler pour VoyE animait sa fierté, car elle possédait ce luxe et ce privilège de visiter sa famille facilement. Elle me raconta comment elle se cachait dans la gare de Waterloo, derrière la foule pour admirer le défilé des hôteses. Elles marchaient toutes avec élégance. Leurs maquillages restaient toujours impeccablement appliqués. Leurs yeux brillants, probablement de fatigue, ce qu'elle ne pouvait

envisager, elles conduisaient leurs valises roulantes avec confiance. Le même message, elles dégageaient :

—Rouge, comme Voyage Europe. Un jour, elle prit son courage à deux mains et approcha l'une d'entre elles pour conseils. —J'ai commencé comme hôtesse sur les trains, et me voilà coordonnatrice des salons d'affaires. L'énergie énigmatique de Mr. Smith, la pénétra. Il la déshabillait de ses yeux vifs avec violence et insolence. Son sourire provocateur caressait ses sens. —Jimmy a raison, comment pratiquer par rapport à ce que je ressens, elle se demanda, devant son objet de vénération. Issata redoutait ce sujet particulier, car ses vœux ne furent jamais exaucés. Elle n'était pas vierge ! Loin de là, juste qu'elle n'avait jamais eu de vrai petit ami. Pendait qu'elle écoutait sa voix, elle sentit ce poids lourd peser sur son cœur, un bloc aussi étouffant que de se retrouver dans une pièce remplie de fumée, où l'acte de respirer pourrait entraîner une mort subite. Ce poids réveillait une odeur, un parfum douloureux qui lui rappelait ces années de solitude et son incapacité à rencontrer le HP. Des larmes lui montèrent aux yeux.

—Mr. Smith est sûrement un signe de l'univers ?

Elle éclata en sanglots, car elle voulait tellement y croire. Mais cette idée la bouleversait car croire rimait avec la foi, cette croyance que Jésus, Mahomet et Nichiren surent démontrés à travers leur histoire. —Comment trouver une telle crédence, alors que jamais elle ne se manifesta ? Issata éprouvait du mal, rien que d'y penser. Son cœur rempli de peines et de déceptions, ne contenait plus de place pour rêver. Elle fixa le Gohonzon les yeux mouillés, avec l'espoir qu'une lumière illuminerait son chemin, telle une fée arrivant à coup de baguette magique. Ainsi le tour serait joué. Et hop son iPhone retentit. Jimmy lui offrit à nouveau, une série de photos, soulignant ces instants charnels avec le

soupirant de la veille, qui d'ailleurs, elle ne connut le nom. « *J'ai hâte de voir les tiennes avec M. Smith, Chérie ! XX* » —Oh Jimmy, il n'y a vraiment que toi pour y croire, elle ricana ! Dans son amusement, déborda de sa bouche : —La foi c'est comme mon amitié avec Jimmy ! C'est d'avoir confiance ! La fée venait de sonner le glas. Cette lueur qu'elle espérait commençait à luire en elle.

Suite à la lecture, du message de son ami, une détermination spontanée, surgit du cœur d'Issata. —Par la date du 16 Mars, Mr. Smith m'invitera à un rendez-vous galant. « Mon Jimmy je t'aime tellement, X ! » elle lui répondit excitée. Et pourquoi donc cette date ?

Tout simplement, parce que c'était un jour symbolique pour les membres de la SGI. Cette date commémore une occasion qui aurait eu lieu le 16^{Mars}. 1958. Josei Toda, le deuxième président de l'organisation prononça un discours passionné devant 6000 jeunes, leur confiant l'avenir de la Soka Gakkai et la responsabilité de partager la philosophie humaniste de Nichiren à travers le monde.

Comment cet homme en arriva au bouddhisme alors ?

À l'âge de 19 ans, il rencontra M. Makiguchi, éducateur, auteur et philosophe. Josei Toda lui-même un enseignant, fut touché par sa chaleur et sa vision d'introduire une approche plus humaniste basée sur la création des valeurs, qu'il divisa en trois distinctes catégories : la beauté, le gain, et la bonté. La beauté pour son impact sensoriel émanant de notre rapport à l'esthétique, le gain, une mesure qui ne serait pas juste limitée à l'aspect matériel mais qui soutiendrait l'amélioration de notre vie dans sa globalité. Et la bonté, car elle contribue au bien-être social, au progrès de toute une communauté humaine, par conséquent le « *Grand Bien* » comme il l'exprimait souvent.

Pour ce philosophe acclamé, la valeur s'observait déterminée lorsque la cause ou l'action entreprise contribuait à élever la condition humaine. C'est à travers l'éducation qu'il choisit d'implémenter sa théorie des valeurs. A ses yeux, l'éducation devait servir de tremplin à l'émancipation de chaque élève et c'est dans une œuvre intitulée, *Éducation pour une vie créative des valeurs*, traduit du Japonais (*Soka Kyoikugaku Taikei*), qu'il partagea son message. Bien entendu, il fut confronté à une très forte opposition. Ses idées contredisaient la politique du gouvernement militaire, mis en place à l'époque.

Tous deux commencèrent à pratiquer le bouddhisme de Nichiren en 1928 et fondèrent la Soka Gakkai, conforme à leur propre philosophie de vie. Makiguchi honora le siège de président avant que celle-ci prenne le nom de la SGI le 26 Janvier 1975. A l'origine, elle s'appelait Soka Kyoiku Gakkai se traduisant par (La société de création de valeur dans l'éducation). « *Je ne pouvais trouver aucune contradiction entre la science, la philosophie, qui est la base de notre société moderne, et l'enseignement du Sūtra du Lotus,* » il déclara en expliquant, sa conversion à ce bouddhisme. Rapidement Toda and Makiguchi devinrent convaincus que la doctrine de Nichiren était le véhicule incontournable du bonheur absolu. Avec ses propres mots, il exprima : « *C'est avec une joie indescriptible que j'ai transformé la façon dont j'ai vécu ma vie pendant près de soixante ans,* » telle fut sa fierté d'avoir découvert cette extraordinaire philosophie de vie.

Il y ressentait, que seule la transformation individuelle, pouvait transformer la société et de ce fait, le monde. D'où l'importance de l'éducation, l'éducation pour être heureux, et non pas étudier dans le but de passer des examens. Pour Makiguchi, l'éducation devait concorder avec la vie réelle.

On devait l'enrichir d'expériences humaines et de nouvelles idées pour mieux apprendre. Malheureusement, sa vision des choses n'entraînait pas en ligne avec l'autorité de l'époque, qui imposait le Shintoïsme comme religion d'État pour leur campagne de guerre. C'est ainsi que tous deux furent arrêtés, le 6 Juillet 1943, car ils refusèrent de se soumettre à la politique religieuse, de l'armée japonaise.

M. Makiguchi mourut d'une malnutrition extrême en 1944 à l'âge de 73 ans dans la prison de Sugamo à Tokyo, tandis que M. Toda fut libéré le 3 Juillet 1945. À sa sortie, il observa la destruction du pays ainsi que celle de leur organisation. De suite, il se mit à la tâche pour tout reconstruire. De par sa détermination, des millions de personnes adhèrent à l'enseignement de Nichiren.

Pour comprendre le 16 mars, Josei Toda avait toujours placé l'émancipation de la jeunesse au cœur de sa vision. Pour cette date prévue, il envisagea de convier le Premier ministre à l'une de leurs assemblées générales afin qu'il puisse rencontrer la jeunesse de ce mouvement humaniste.

Tout le monde travailla dur, pour rendre cet événement historique. En effet, ce jour prit une tournure symbolique mais pas comme ces jeunes gens, l'espérèrent. Le chef du pays déclina sa présence à la dernière minute, et envoya sa famille à sa place. Josei Toda, secoué par une effroyable colère et froissé d'une déception inoubliable face à la réponse du Premier ministre, dédia cette journée, à la jeunesse. Cette date représente « *Le jour de Kosen Rufu.* » Kosen Rufu est le but réel de la SGI, mais j'y reviendrai plus tard. Ce jour honore une nouvelle ère menée par la jeunesse, un combat spirituel qui repose sur l'unité de maître et de disciple, un autre aspect important de la SGI, que nous aborderons ensemble. De ce fait, le 16 mars met l'accent sur le nouveau départ. Tout comme notre date de naissance

marque notre histoire dans ce monde, ces dates clés, racontent l'histoire de la SGI et la preuve actuelle de l'expansion du mouvement. Voilà pourquoi elle choisit cette date. Le 16 mars pourrait-il apparaître comme son numéro gagnant ?

Elle partit pour Paris à Noël, chez sa sœur Sophia ; mère de trois enfants, mariée avec Bertrand, un sénégalais ingénieur en informatique. Son premier fils Malcom, fut conçu de l'union d'un amour de jeunesse. Le père, un jeune homme blanc, refusa de reconnaître l'enfant. Quelques années plus tard, elle rencontra Bertrand avec qui elle partage Nelson et Rose. Issata redoutait cette réunion familiale. — Une semaine avec Maman, elle contemplait anxieuse, durant le voyage. Souvenons-nous qu'elle conservait une colère secrète envers Maman. Une colère qu'elle ne comprenait pas et qui prenait grand plaisir à faire ombrage dans son cœur, épiant ses pensées. Dès qu'elle commença à réciter ces mots bizarres et apparemment d'une résonance très profonde, cette amertume envers sa mère, se réveilla silencieusement, mais assez bruyante pour ne passer inaperçue. Elle gisait au centre de son entité, comme un bateau garé dans un port, et anticipait l'arrivée de son propriétaire pour prendre le large. Elle en parla à Jeanne. Celle-ci l'encouragea à pratiquer pour le bonheur de sa mère et de repayer sa dette de reconnaissance envers celle qui lui avait transmise la vie. Nichiren Daishonin rédigea une lettre extrêmement importante à ce sujet, intitulée : « *Les Quatre Dettes de Reconnaissance* » dans laquelle il exprima ses pensées, du point de vue du bouddhisme.

Dans les croyances hindoues, existe en sanskrit, l'expression : « Krita-jna ». Littéralement, « jna », se traduit

par reconnaître et « krita » ce qui a été fait pour nous. Par conséquent, lorsque nous reconnaissons et sommes en mesure d'apprécier ce qui a été fait pour nous, la phase naturelle qui en découle est de mener une vie, consacrée au bien-être des autres pour continuer la transmission de « Krita-jna ». En d'autres termes, c'est l'esprit de reconnaissance et d'appréciation pour le soutien et les soins reçus des autres qui ont contribué à notre croissance personnelle, qui doivent être cultivés. D'où s'acquitter de ses dettes de reconnaissances, à l'occurrence envers nos parents.

La compagnie de Maman répondit à cette angoisse, qu'elle tant redouta. Une gêne étouffante creusait le gouffre de leur relation, déclenchée par un sentiment terrifiant que sa mère réveillait en elle. La vérité dénonçait qu'elle ne connaissait rien d'autre, que cet engouffrement primitif, de vouloir crier, de vouloir hurler, de vouloir gueuler, rien qu'à la regarder. Issata sentait ce manque d'épanouissement, teinté sa vie. Pourtant, elle avait Antoine, son compagnon, qui vint meubler son quotidien, deux ans après la mort de son mari. Antoine, originaire du Portugal, se présentait comme un homme très courtois, cadre supérieur pour une boîte de marketing, sexagénaire avancé, qui préparait sa retraite patiemment comme tout chef d'entreprise, se vente d'étaler quand le moment arrive. Maman travaillait comme réceptionniste à mi-temps, dans l'école *Arc-en-ciel* où ses filles commencèrent leur scolarité. Elle s'y trouvait t la seule femme noire à qui madame Leroix, la directrice de l'établissement, quarante ans auparavant, confia l'accueil de son école. A la naissance de Sophia, sa patronne satisfaite de ses services, elle bénéficia de son poste à temps partiel.

Donc elle ne pouvait qu'espérer elle aussi, l'assurance d'une retraite bien méritée. Alors comment entrevoir ces faits ? Que sa mère vivait de sa tristesse ou la colère d'Issata ?

Ce poids pesait tellement lourd, qu'Issata pressentait qu'un jour elle n'engendrerait plus la force à transporter ce fardeau. Et ce jour-là, marquerait la fin de ses angoisses. Heureusement, la présence de ces neveux l'aida à conserver son équilibre mental. Elle les adorait. Surtout Malcom, né le 18 Novembre 2004. J'y reviendrai au 18 novembre. Très bien, je vous offre un petit aperçu. Cette année marquait ses trente-quatre ans et elle détermina de rencontrer son HP en ce jour même. Celui-ci ne se manifesta pas, mais Malcom choisit son entrée au monde ce jour dit. Dès l'instant, qu'elle le serra contre lui, elle ressentit une profonde connexion à sa vie. Malcom se révélait dans la peau d'un enfant doté d'une grande intelligence mais aussi très agité. L'école décrivait le lieu où il rencontrait de grandes difficultés. Sophia expliqua même, qu'il n'exprimait pas les choses.

—Quoi penser ? Sophia psychologue ne comprenait pas un de ses propres enfants à la maison. Personne ne pouvait juger ! Voilà, ce petit résumé sur l'existence de son neveu, qu'elle aimait très fort.

« Issata, je suis tellement heureuse de te voir ! »

C'était le 31 décembre, elle fêtait le réveillon, avec Agnès, son amie de longue date, de dix ans son aînée. Agnès originaire de Suède, imprégnait la personnification parfaite des femmes scandinaves dont les traits riment avec grandeur et minceur, peau pâle et laiteuse, les yeux clairs, mâchoire carrée et petit nez aussi pointu, que le museau d'un chaton, à l'exception de ses cheveux. Ondulés et longs jusqu'au bas de son dos, ils flottaient avec grâce sur ses épaules, dans une noirceur éclatante comparable à la couleur d'ébène. Il y avait un air de Sophia Lauren dans l'expression de ses grands yeux bleus glaçants et celui de son sourire sensuel. Normal, ses gènes contenaient du sang Grec. En un mot, ç'était une bombe. Elle vivait dans le nord de Londres avec son mari Abdul, moitié indien, moitié somalien. Ce beau mélange exotique, fort et musclé, au visage affiné, aux yeux fins et troublants, excédait dans le monde de la mode comme créateur de lingerie pour femme et homme. C'est à l'âge de quarante ans, que cette muse âgée de dix-huit ans à l'époque et que tous les designers internationaux se l'arrachaient pour leurs défilés coquins, vint réveiller son démon du midi. A Milan plus précisément où il venait de signer un contrat, avec la maison Versace. De suite, il tomba amoureux de son regard à la fois sauvage et innocent, la forme de ses lèvres pulpeuses, la lourdeur de ses seins en forme de poire, elle traduisait la femme enfant résidant en elle, que tout homme digne de ce mot aimerait protéger. La finesse de ses jambes,

rappelait l'odeur de ces palmiers tropicaux, que l'on ne pourrait cesser de caresser, jusqu'à ce que le fruit mûr tombât de son arbre. Aucun homme ne pouvait résister à son sex-appeal. Et ce fut lui qu'elle choisit. Ils filèrent le parfait amour pendant cinq ans, puis Agnès tomba enceinte et fut forcée d'abandonner son monde. Mère de jumeaux, Joseph et Louis, elle consacrait son temps à les élever et soutenir des œuvres de charité, pendant que son mari voyageait le monde. Issata et Agnès se rencontrèrent à travers le bouddhisme. Elles n'avaient rien en commun, juste une connexion qui ne s'expliquait pas. Néanmoins, en dépit de sa beauté exquise, Agnès possédait un défaut énorme. Elle n'écoutait pas et débordait d'une négligence, incomparable. Sans la qualifier de stupide, elle manquait de jugeote. Ce que Issata n'eut jamais le don de mentionner. Ou si elle tentait, Agnès utilisait sa réplique passe-partout : —Je suis comme je suis ! Que répondre à cela ?

Issata alla même jusqu'à se demander ce que Abdul pouvait lui trouver en dehors de la beauté. Abdul inspirait plus la délicatesse, la clairvoyance et brillait d'un éveil intellectuel fascinant. Agnès cherchait constamment l'attention. —Peut-être que c'est qui elle est, comme elle le souligne si bien, elle se contenta de penser ! La soirée se déroula joyeusement, avec de la bouffe, de l'alcool et des rires. Tous les invités appartenaient au cercle d'amis d'Agnès et Abdul.

Au matin, elle rentra chez elle à Valley Park, au numéro 66. Les chiffres dorés étaient cloués sur la porte noire vernie, d'une maison blanche. L'encadrement des fenêtres se révélait peint en noir aussi. Issata l'appela, la maison noire et blanche. L'entrée agréablement conçue, donnait vue de l'extérieur sur une immense bâtisse de trois étages, convertie en dix studios. Celle-ci avait été entièrement retapée. Un large palmier planté dans un pot en céramique noir, occupait la petite cour au niveau de la vitrine de son studio. Ce fut d'ailleurs ce qui l'incita à prendre le logement.

Personne ne pouvait éviter la Jaguar noire, toujours garée devant la maison, si brillamment astiquée, que quiconque passant dans le coin, pouvait s'admirer comme s'il se regardait dans un miroir. Cependant, cela relevait de l'impossible de jeter un œil à l'intérieur, car toutes les vitres apparaissaient blindées. Rajeev, son propriétaire possédait ce fameux bolide, model XJ6.

Issata longeait la grille de pierres noires et blanches minutieusement posées sur le sol. Quand elle ouvrit la porte, ses yeux se promenèrent le long d'un couloir, décoré par des tableaux d'anges et une photo du Taj Mahal. Le passage menait à la cuisine communale. Elle aperçut des lumières s'échapper de sous les portes des autres apparts. Mais le calme régnait dans la maison. Elle ne connaissait pas vraiment les autres locataires. Un mélange de femmes et d'hommes. Tous professionnels, tous vivaient leurs vies. Elle découvrait de nouveaux visages régulièrement.

« 2012 est l'année, je quitte cet endroit, » elle soupira, lorsqu'elle se glissa dans son nid. — Pourquoi ? Une maison belle, retapée, même les petits anges dans le couloir veillaient sur elle ?

Acheter un appartement, émanait d'un désir qui lui tenait tout aussi bien à cœur que celui de rencontrer l'homme parfait. Elle fit virevolter ses chaussures et regarda tout le bordel qu'elle avait accumulé.

Laissez-moi vous dresser le portrait de son propriétaire, Rajeev Harijan. Dans l'histoire de l'Inde, un *Harijan* représente un membre de la caste la plus démunie, souvent appelée *Intouchable* ou *Dalit*. Littéralement cette caste se traduit comme « cassé » ou « éparpillé » en sanskrit. On les considère comme *intouchables* en raison de leur statut social et leurs rituels, qui sont regardés comme primitifs. En conséquence, on leur imposait des regroupements dans des hameaux en dehors des villes ainsi qu'aux frontières des villages. L'accès aux temples et aux écoles leur firent aussi interdit car l'idée d'un contact physique s'avérait gravement polluant pour les privilégiés de la caste supérieure. Des dires expliquèrent que même la vue de certains d'entre eux se dénonçait comme polluante. Cela explique pourquoi, les tribus furent forcées de vivre dans une existence nocturne. Heureusement, la constitution indienne moderne reconnut officiellement leur sort en établissant légalement leur tribu attitrée. La famille de Rajeev, du côté de son père, put alors accéder à l'éducation. Mais l'histoire explique que dans le système des castes indiennes, celle-ci ne peut être changée car elle bouleverserait l'équilibre cosmique. En d'autres termes, on hérite de la caste de nos parents. Très jeune Rajeev entra dans l'armée. Sa seule ambition demeura d'obtenir la reconnaissance qui se devait à son rang social. Et il visait le rang de maréchal, le rang le plus élevé qui

puisse exister dans l'armée indienne. Ce grade dépassait celui d'officier général. Rajeev servit l'armée pendant cinquante ans et pris sa retraite pour s'occuper des propriétés familiales. Il finit colonel à son départ, alors que tous ses camarades dépassèrent son échelon.

Issata rencontra Rajeev, un an avant d'entreprendre son nouveau rôle chez VoyE. Il était vêtu de son uniforme militaire, couleur vert bouteille, d'un turban indien rouge, posé sur sa tête. Une moustache taillée, en forme de pansement, décorait son visage aux traits graves et carrés. Cependant, il donnait l'image d'une personne respectable. Elle ne manqua pas de remarquer le nombre de médailles épinglées sur son uniforme, cinq précisément. Il lui expliqua la signification de chacune d'elles. —C'est mon honneur de servir les autres, il n'arrêtait de répéter. Il lui confia que sa femme l'avait abandonné avec sa fille. —Elle n'a jamais compris ma mission, d'aider les autres, il s'écriait passionnément ! —Ma fille est tout pour moi, elle doit trouver un bon mari qui puisse l'aimer, elle et son fils, disait-il. Il s'avéra que sa fille tomba enceinte à l'âge de quinze ans. Comment ? Il n'aborda jamais le sujet. Issata ne sut que dire. Pourquoi partageait-il quelque chose de si personnel avec elle ? Mais elle sut quoi faire de sa voix nasale, qui décrivait le son de sa vie. Jamais n'entendit-elle une fréquence aussi nasillarde que la sienne. Son timbre résonnait comme une plainte, une fuite, quelqu'un qui cachait quelque chose et cette chose siégeait dans sa voix. Et ses yeux ? Ils criaient d'un ton sombre et pénétrant, un portrait cérébral qui soutenait sa théorie —Il cache quelque chose ! —Et moi, comment ai-je atterri ici, elle contempla ce matin-là ?

2012 vit *L'Année du Développement d'une SGI jeune, commencer.*

—Une autre année de développement, elle commenta quand le thème fut énoncé ! — Et je dois faire en sorte de garder cette organisation jeune ! Et puis quoi encore ?

— Faîtes le ménage vous-même !

« Le travail c'est la Santé, » dirait Henri Salvador.

Il n'existait guère de plus beau boulot pour une femme, que de se réveiller à quatre heures du matin pour vendre la VoyE expérience aux voyageurs. Surtout lorsque la motivation se nommait Mr. Smith.

« Bonjour, Michael », elle salua, et l'étreignit.

« Salut ma belle, et bonne année ! »

« Bonne année aussi ! »

« Alors bonnes fêtes ? »

« Comme d'hab, manger et boire ! »

« À qui le dis-tu ? » il ricana.

« Es-tu prête à le voir ? »

« Je vois que tu lis dans mes pensées, » elle s'éclipsa.

Les premières heures s'effilochèrent comme un fil à tisser. Elles peignirent sa matinée, de sourires et de

bienveillance, une toile qu'elle chérissait précieusement, car elle l'avait entamée de ses propres mains, à petits points de couture appliqués avec patience et reconnaissance.

L'heure de sa pause se pointa, elle quitta le salon pour prendre l'air. À son retour, un nombre incroyable de passagers occupait toujours son salon. Même la zone privée était bondée de *BFirst*, un attroupement que jamais elle n'observa. L'un d'eux commença à la complimenter sur sa beauté et ventait ses mérites de connaître l'Afrique, car il travaillait à Dakar. Pas le moins intéressée, Issata de penser :
—Mr. Smith arrivera d'une minute à l'autre.

« Enchantée de vous rencontrer, » elle tenta.

Son regard se dirigeait frénétiquement vers la grande horloge romaine murale dans la zone réservée. Mais le client poursuivit sa conversation, déterminé à exposer ses connaissances culturelles. Son cœur battait comme une bombe à retardement, prête à exploser. Elle s'était languie de leurs précieuses retrouvailles, depuis trois semaines, où elle se positionnerait à son balcon imaginaire, ses cellules féminines dansant de joie, en guettant son arrivée.

—Quelqu'un doit m'aider, son cerveau gémit. Les larmes commencèrent à briller dans ses yeux. Son téléphone sonna.

« Oui Michael, » s'écria-t-elle nerveusement.

« Il est sur son chemin ! »

« Ok ! »

Elle flaira sa présence au parfum mystérieux qui attisait des saveurs sexuelles. Oui, elle pouvait le goûter. Elle détenait le flair de son arôme unique, que même le meilleur critique culinaire trouverait difficile à détecter. Puis, elle entendit ses pas célèbres, sa tap dance. Son pas produisait un son très distinct, un phrasé musical, un rythme, une mélodie qui guidait ses pieds. Pour Issata, cette résonance

romantique guidait juste son cœur. La progression de cette marche fulgurante s'amplifia intensément dans l'escalier.

« Monsieur, je dois y aller maintenant, »

« Je voyage à nouveau le mois prochain. »

Issata s'éloigna de lui et fouilla le salon du regard. Ses pupilles recherchaient un homme grand, beau, à peau blanche, pigmentée de petites taches brunes ; cheveux roux et aux yeux bleus comme l'Océan Indien. Ce n'était quand même pas compliqué ? Le brouhaha du salon rempli à craquer, l'assommait et personne ne correspondait à cette description. —Merde alors, elle marmonna ! —Où est-il ? —Pourquoi n'est-il pas venu me rejoindre dans la zone privée ? —Depuis le temps il devrait bien savoir que j'y serais ? Ses yeux scrutèrent tous les recoins de la salle, même ceux que les agents de surfaces avaient pour habitude de négliger. La plupart des voyageurs conversaient dans leurs petites bulles. Certains l'approchèrent, elle simula un sourire.

—Heureusement, qu'ils ne peuvent pas lire mes pensées, elle commentait derrière une posture très professionnelle ! Perdant patience, elle s'apprêtait à appeler Michael, quand le lustre doux d'une paire de chaussure en cuir brun à la semelle rouge attira son attention. Elle reconnut la signature et le vit assis, caché dans petit un coin. Il lisait le FT. Il la remarqua. Facile pour lui, elle désignait la femme noire en rouge. Non, elle n'honorait pas la seule employée vêtue de rouge, et la couleur de sa peau ne se limitait pas qu'à Issata Shérif, dans ce salon d'affaire. Ceci dit, elle endossait l'image de la seule personne dans ce lieu paradisiaque qui rendait à ce ton rouge, sa couleur sacrée. Elle décriait l'onomatopée de cette rougeur érotique. Il la dévorait secrètement par-dessus son journal, un air de triomphe,

brillait dans ses yeux. C'est alors que ces cinq minutes de tension qui lui semblèrent interminables, se dissipèrent. Elle marchait lentement vers lui, *Air sur la corde G* émanant de sa personne. Il l'observa marcher, écoutant le son de ses pas mélodieux. Son regard bleu caressait ses jolies jambes élancées. Issata flottait au ralenti. Ses talons transmettaient le seul timbre majestueux, sur ce sol onéreux qu'animait ce marbre. Les larges carrelés posés sous forme de damier, dominés par trois couleurs complémentaires, un blanc de neige, un beige au ton caramel et un mélange de cuivre chocolaté, prirent une dimension des plus somptueuses. Combien de fois par semaines, par mois, s'engageait-elle sur ce parquet qui invitait des milliers de personnes à se piétiner les uns, sur les autres, comme s'ils pratiquaient le tango ? À plusieurs occasions, Ils tournoyaient avec leurs valises, dansant la salsa du démon et courraient chopper leur train. Mais ce lundi-là, dénonçait une réalité particulière, une vérité authentique. Ce lundi-là, elle s'en souviendra pour l'éternité. Elle atteignit son siège, le cœur battant nerveusement. Ses yeux s'attardèrent sur sa chemise rose en soie, entrouverte, qui ne demandait qu'à être retirée. Celle-ci même se révélait sous un costume noir à fine rayure.

« Bonjour Issata, je vous attendais. »

Au son de sa voix, le martèlement de son cœur s'accéléra, la preuve cardiaque qu'elle vivait encore. Ensorcelée par la force de persuasion qui tonifiait sa voix, —Vous m'attendiez, elle répéta silencieusement. Les mots se liquéfièrent lentement. Elle les sentit fondre comme un bon beurre français, qui frémit dans une casserole à feu doux. On y ajoute du sel, du poivre, de l'ail, du vin blanc...Et ? Issata sépara ses lèvres, pour accommoder une respiration rapide : « Bonjour, » elle balbutia. « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ? » s'empressa de suivre.

« Je viens de vous le dire ! Et je ne voulais pas avoir à vous partager avec les autres voyageurs. » La voix de l'avocat plaida sa cause.

« Je vois, » elle soupira, embarrassée.

« Bonne année, » il poursuivit.

« Oui, bien sûr, bonne année ! » Sa langue se fourcha, puis plus rien.

Mr. Smith ne perdit une goutte de ce spectacle qu'elle lui offrait. Il la dévisageait de haut en bas, confiant d'avoir gagné le procès. Surtout lorsque son opposante inspirait la femme rêveuse qui se laisserait séduire même dans son pire cauchemar. Ces hommes-là ne vivaient que pour la victoire. Le mot « défaite » n'existait pas dans leur dictionnaire.

Issata frissonnait de sueur. Elle resta bloquée, son regard perdu dans le lagon bleu de ses yeux. La sueur glissait sous ses aisselles. — Bonne année, c'est tout ce que tu trouves à dire ? Elle plaquait coupable ! Mr. Smith était divinement beau, et elle lui découvrait une nouvelle beauté. La dominance du rouge dans ses cheveux, déteignait plutôt vers un ton cuivre brun, ce qui expliquerait presque le contraste entre sa peau blanche et ce regard obsédé par le pouvoir. Qu'était-elle en train d'affirmer ? Que la beauté se révélait dans l'obsession, ou que l'obsession, en partenariat avec le désir animait la beauté ? Ou appliquait-elle tout simplement ce proverbe si connu d'Oscar Wilde : « *La beauté est dans les yeux de celui qui regarde* » ? Cette observation ne lui donna pas la solution à son malaise. Elle se sentit exposée, sans défense. Elle n'osait bouger par peur de dévoiler des flaques d'eau malodorantes sur le parquet luxueux. Elle s'enfonçait dans sa terreur. Effrayée de s'évanouir, étrangement, l'image de ces femmes du passé, coincées dans leur corset, effleura son esprit. Comment arrivaient-elles à respirer, avec le nez de tous ces gros cochons toujours

fouffrés dans leurs nichons ? Comme s'il entendit sa question, l'avocat laissa entendre naturellement : « Issata, cette année j'aimerais passer du temps avec vous en dehors du salon. »

Ses yeux s'écarquillèrent. Son cœur cogna violement dans sa poitrine. Elle entrouvrit sa bouche. Ses lèvres tremblèrent. Son cerveau gela de panique. —Alors, nous ne sommes plus Joséphine Baker ! une petite voix murmura. Lui, l'observait d'un air jouissif.

« Moi aussi ! » détonna de sa bouche.

Peu surpris, il commenta :

« Je vois que nous voulons tous les deux la même chose. »

—Mais quelle idiote, elle hurla en elle !

« Et vos fêtes ? » il continua.

« Mes fêtes ? Je suis allée en France, » elle beugla.

« Seule ? »

« Oui et vous ? »

« J'étais à New York. »

« New York ? »

« J'ai passé Noël avec des amis. »

« Oh ? »

« Juste des amis Issata ! » il souligna.

L'annonce de l'embarquement retentit dans les oreilles d'une Issata déstabilisée. Il se leva et ajusta le nœud de sa cravate. Elle le regarda enfiler son long manteau noir.

« Êtes-vous autorisée à m'accompagner sur le quai ? » Au ton de sa voix, elle comprit clairement qu'elle n'avait aucun choix.

« Bien sûr, je reviens. » ses dents claquèrent.

Elle s'éloigna nerveuse. —Calme toi, tu l'emmènes juste sur la plateforme. Couverte de son manteau du travail, elle le trouve près de l'ascenseur avec deux autres voyageurs qu'elle ne connaissait pas. Lorsque l'ascenseur arriva, Issata

les laissa tous entrer en premier. Collée contre lui, son esprit divaguait d'étourdissements. La chaleur de son corps frotté au sien, elle respira son odeur sauvage qui flirtait avec ses hormones. Frémissante, elle se demandait si les deux autres voyageurs pouvaient détecter l'énergie chimique qui les reliait. Elle n'eut pas le temps de le découvrir. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Ils sortirent tous.

« Tout va bien Issata ? »

« Oui merci, j'étouffais un peu à l'intérieur, » elle répondit gênée.

« *Moi aussi, j'avais un peu chaud mais pour des raisons très différentes.* » Son français était impeccable. Il prononça ses mots dans un doux grognement qui alimentait une faim insatiable.

« Vous parlez Français ? »

« *Je parle plusieurs langues, dont une en particulier.* » Il insista sur la fin de sa phrase. Elle captura le petit sourire en coin, qui révélait sans doute cette compétence linguistique, dont il semblait fier. Elle aurait pu chercher à en savoir plus sur ce talent qu'il possédait, mais elle se contenta de jeter sa tête en arrière et rit sottement.

« Nous devrions y aller maintenant. »

Elle emboîta les pas. Il la suivit sans rien dire.

Ils passèrent devant la réception sous les yeux d'un Michael amusé et impatient de la cuisiner. A nouveau, ils se retrouvèrent côte à côte sur le tapis roulant, déjà bondé de voyageurs. Elle regardait droit devant elle, de peur de croiser son regard. Lorsqu'ils atteignirent la plate-forme, elle regarda dans sa direction et le coinça à la regarder.

« Voiture 14, » il sourit.

Ils s'aventurèrent silencieusement. Des habitués lui firent des signes. Elle répondit d'un hochement de tête, par simple

politesse, afin de bloquer les milliers de pensées qui bourdonnaient dans son esprit.

« Nous y voilà ! » Mr. Smith s'arrêta devant l'entrée de sa voiture.

« Alors bon voyage Mr. Smith. »

« Issata, dorénavant j'aimerais que vous m'appeliez Dan ! »

« Je vous demande pardon ? »

« Dan est mon petit nom, » il murmura, et garda son attention uniquement sur elle.

« Si vous voulez. »

« Je viens de vous le suggérer ! »

« Il faut juste que je m'y habitue, » elle balbutia.

« Essayez maintenant, » il insista.

Elle le regarda perplexe.

« Dites mon nom, vous verrez ce n'est qu'un passage ! Après vous ne pourriez plus vous en passer. »

« Dan, » elle éclata de rire.

« Vous voyez, ce n'était pas si dur ! »

« Vous devriez monter dans le train ! » elle coupa rapidement.

« J'aimerais tellement vous emmener avec moi. » Il se rapprocha d'elle et toucha sa main.

« Mr. Smith ! »

« Dan, » il rectifia.

« Oui, Dan je suis au travail ! » elle s'empressa de retirer sa main.

« Je ne vous plais pas ? »

« Mais si ! » elle s'écria et sentit les regards tournés vers elle.

« Donc à la semaine prochaine ! » Il lui lança un clin d'œil et grimpa dans le train.

« Alors ? » Michael voulut savoir, quand il la vit se précipiter vers lui.

« Il veut que j'appelle Dan ! »
« C'est clair qu'il te drague ! »
« C'est aussi un client. »
« Toi aussi tu l'aimes bien ? »
« J'avoue et je me sens ensorcelée par sa présence. »
« Pourtant c'est toi l'africaine, si je ne m'abuse ! »
« Michael, » elle s'esclaffa de rire.
« À toi de voir ce qu'il veut vraiment ! Mais dis-moi, n'aurais-tu pas perdu du poids ? » il analysa sa silhouette.
« Je ne sais pas. »
« J'ai l'impression ma chérie, fais attention. »
« J'y veillerai. »

« Comment allez-vous ma chère ? » elle entendit une voix nasillarde, alors qu'elle introduisit sa clé dans la serrure de sa porte. — Oh non pas lui, elle rumina. Ravalant sa fierté, elle se retourna. « Je vais bien merci, et vous ? »
« Je n'ai pas à me plaindre ! Je suis votre serviteur et reconnaissant de vous avoir comme locataire. Sans vous, je ne serais qu'un simple rabat joie.
— Et voilà que ça recommence, toujours ces mêmes phrases mielleuses !
« Comment va le travail ? »
« Je viens d'arriver. »
« Oh je vois, vous devez être fatiguée. »
« Effectivement, vous désirez quelque chose ? »
« Non, j'aime conserver des relations très humaines avec mes locataires. »
« Merci de m'informer ! » Elle poussa sa porte.
« Prenez-soin de vous et que dieu vous bénisses. Vous êtes comme une sœur, n'hésitez pas à me contacter, si vous avez besoin de quoi que ce soit. »

Issata se barricada dans son chez soi. —Vous n'avez rien d'autre à faire ? elle analysait, faisant voler ses chaussures. —Toujours dans la maison comme si quelque chose s'était passé ici. —Et ce vert hideux de votre uniforme, il renferme comme un présage. Elle retira méthodiquement ses vêtements, commençant par ses bas, sa culotte, d'accord son string, puis remonta délicatement vers sa robe. C'est alors que l'image de ces oiseaux noirs, symboles célèbres d'Alfred Hitchcock, dans son film, *Les Oiseaux*, lui traversa l'esprit. L'histoire commence avec deux beaux oiseaux verts, des tourtereaux plus précisément. Mais derrière leur charme, reposait un lourd secret. —Tout comme Rajeev, toujours propre, voire trop propre ! Elle suivit sa routine habituelle : avala un verre de Prosecco, ou plutôt deux, grignota, les restes de take-away du Japonais du coin, et s'enfila deux clopes avant de faire sa sieste. Deux heures plus tard, elle émergerait de son roupillon, utiliserait son petit joujou rose, pour jeune femme en détresse. —Se retirerait dans sa salle de bain, prendrait sa douche et on remettrait tout ça pour le lendemain. Ce lundi-là, elle ajouta soirée entre filles à sa liste.

« Ma chérie, » Agnès s'écria, l'accueillant chez elle. Agnès avait revêtu une longue robe de soirée rouge au décolleté dangereusement plongeant, valorisée par une paire de souliers argentés à talons aiguilles, qui mettaient en valeur ses orteils peints en rouge. Alors qu'Issata portait une veste grise en laine, style caban, qui recouvrait ce que l'on pourrait lui deviner un slim jeans noir et un col roulé. Un béret couleur prune en accord à la couleur de ses bottines à haut talons carrés, habillait son crâne.

« Salut Agnès, » elle étreignit son amie. « Tu as l'intention de participer à un gala ? » elle ajouta, sans la moindre surprise. Le confort, l'argent, ses souvenirs du temps de ses couvertures de Vogue et Gala, furent tout ce qui lui restaient.

« Ce soir c'est la fête ! C'est toi qui aurais dû faire un effort, surtout si tu veux rencontrer un mec ! »

— Et qui te dit que je ne l'ai pas rencontré, elle pensa fortement. « Sauf que moi je bosse demain ! » ses lèvres défendirent.

« Oui je sais tout ça. Allons dans la cuisine ! »

Les deux amies traversèrent le long et spacieux couloir qui les séparait de la cuisine. Agnès avait déjà tout préparé. Une bouteille de *Dom Pérignon* et un plateau de fruit de mer les attendaient.

« C'est la raison pour laquelle, j'aime tes invitations ! » Issata dévorait des yeux, le festin qui lui souriait.

Des huitres, des langoustines et du saumon fumé étaient tous joliment habillés de citron et de persil pour faire face à leur destin.

« Mets-toi à l'aise. » dit Agnès et s'affaira à ouvrir la bouteille. Le bouchon en liège sauta. Elle versa le liquide doré dans leurs flutes.

« Santé, » s'exclama Agnès, et offrit une flute à son amie, une fois qu'elle fut installée.

« Santé, » Issata renchérit. Toutes deux guidèrent leurs verres à leurs bouches.

« Le champagne il n'y a que cela de vrai ! » dit Issata.

« On en a pour toute la nuit ! » Agnès rebut une lichée.

« Comment vont les garçons ? »

« Super bien, en déplacement avec leur père à Milan. »

« La chance. »

« Oui j'ai beaucoup de chance ! »

—Je parlais de tes fils, Issata d'observer dans sa tête.

« Nous nous sommes bien amusés le soir du réveillon. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas autant bu. J'adore vous avoir tous autour de moi, ça me rappelle mes temps sur les podiums. » Elle s'alluma une cigarette. Tirant une bouffée, ses yeux brillèrent, en revisitant les passages de sa jeunesse.

« J'imagine que ce rôle de maman a dû affecter ton rythme de vie ? J'admire les couples qui ont des enfants, bien que je n'en désire pas moi-même car de nos jours, c'est une énorme responsabilité ! » Issata reconnut, s'allumant une clope aussi.

« Oui, mais je n'ai pas à me plaindre ! Abdul et mes chouchous représentent tout pour moi ! » sa voix de diva roucoula. « D'ailleurs toi aussi il serait temps que tu rencontres quelqu'un. Une belle fille comme toi ! Sûrement

que dans ton salon, tu dois bien pouvoir rencontrer un petit business man sympa ? »

—C'est tout à fait du Agnès ça, pensa Issata ! C'est bien la pire des choses à balancer à une femme. Déjà que c'est difficile de se l'avouer, mais si en plus de ça, celle que je crois être mon amie, me le rabâche constamment. Les larmes lui montèrent aux yeux. —Comment peux-tu être si insensible aux sentiments des autres, elle eut envie de crier. Moi aussi j'aimerais tellement rencontrer quelqu'un ! Moi aussi j'aimerais vivre dans une grande maison et sentir la présence d'un homme, qui m'encourage, me rassure, m'inspire. Et là, le sourire de Dan vint la secourir. Flottant sur l'écran de son esprit, ce sourire parfait, lui donnait l'espoir que quelqu'un puisse s'intéresser à elle. —Parce que tu crois que tu es la seule femme au monde à avoir un mec, elle analysa ? Peut-être que ton Abdul se tape des gonzesses ? Il est tout le temps entouré de petites fleurs fraîches ! Elle prit une grande inspiration.

« Ben peut-être qu'il y a quelqu'un ! » elle lança et avala d'une traite son champagne. Dans son élan, elle présenta son verre, pour une deuxième tournée. Son cœur battait rapidement. Pour une fois, c'était son histoire, sa romance.

« Petite cachotière ! Vas-y annonce ! »

« Rempli mon verre d'abord, car ce genre d'histoire ça donne soif ! »

Agnès s'exécuta, sans s'oublier.

« Champagne pour Madame. »

Elles s'enfilèrent une bonne lichée.

« Il s'appelle comment ? »

« Daniel Smith, il est avocat ! »

« Avocat, c'est bon ça ! Et ? »

« Il est beau, il est sexy et il parle Français. Ce matin, il m'a demandé de l'escorter sur le quai et de l'appeler par son petit

nom, Dan. » Elle finit son résumé, frémissante. Elle n'avait pas partagé énormément, mais juste de parler de lui, la rendait heureuse.

« Mais c'est super ! Il faut qu'il t'invite boire un verre ! »

« Il me l'a proposé, donc à voir ! »

« Issata ça se fête ! Et si on goûtait à ces petites créatures avant qu'elles fondent toutes. Elles se sont faites belles pour nous ! » elle jeta un coup d'œil sur son plateau maritime.

« Il n'y a que toi pour ce genre de métaphore. » Issata éclata de rire.

« Mais le saumon est un mot masculin, alors il l'emporte sur le féminin ! »

« Toi aussi tu en as de la retenue ! Disons que de nos jours, on ne sait plus qui est saumon et qui est crevette ! » Toutes deux s'esclaffèrent à s'en rouler par terre.

« Merci Agnès. J'avais besoin d'en parler ! J'aimerais tellement y croire, tu sais ! » elle soupira et se laissa tenter par la langoustine.

« Et ton pote Jimmy, il en pense quoi ? C'est un homme et les gays ils ont du flair pour ce genre de situation. »

Agnès ne connaissait pas vraiment Jimmy. Elle ne le rencontra qu'une fois, à l'anniversaire d'Issata. Celui-ci l'avait trouvé d'un ennui mondain avec ses anecdotes de Drama Queen. Il se demandait même comment elle se lia d'amitié avec quelqu'une d'aussi vaine. « Je ne sais pas, » elle aurait expliqué.

« Bien sûr, il est super excité pour moi ! » une bouche encore pleine de chair de poisson, elle laissa sortir.

« C'est délicieux ! » elle ajouta.

« Oui, j'ai commandé chez Scott, le poissonnier ! »

« J'achète aussi chez eux. » elle s'enfila du champagne.

« Mais dis-moi, tu penses quoi de Dan ? » Elle désirait lui raconter, jusqu'au plus petit détail, ses matinées avec lui.

« T'inquiètes ma belle tu le trouveras ton prince ! Regarde-moi, je l'ai bien rencontré ! » Elle choppa une huitre et la lapa comme un chat sifflerait son lait. « Ce fut le coup de foudre ! Nous parcourûmes le monde ensemble... »

—S'il te plait, pour une fois, parlons de moi, elle saignait tristement de pouvoir décrier. Car elle connaissait de long en large, les états d'âmes de son amie jusqu'à en être forcée d'écouter la première fois qu'Abdul l'aurait sautée. Trop tard, Agnès s'adonna à énumérer les mêmes histoires, qu'elle entendit des milliers de fois, au cours de leurs vingt ans d'amitié. Il ne lui restait qu'un seul choix, celui de l'écouter et de lire ce dédain dans ses yeux qui lui rappelait qu'elle était seule. Et qu'elle, Agnès, vivait avec son mari et ses fils, dans une grande baraque qui puait le fric. Heureusement le champagne l'aida à soulager sa torture émotionnelle...

Le lendemain, le réveil s'annonça très dur et ainsi s'enchaîna le reste de la semaine. Sa seule motivation s'appelait *Lundi*.

« J'ai une surprise pour toi » lança Michael, le regard excité, lorsqu'elle approcha la réception.

« Dis-moi, » elle lança, et l'embrassa.

« C'est son anniversaire le 16 Février. »

« Qui ? »

« Ton Mr. Smith. »

« T'es sérieux ? Mais c'est le mois prochain ? »

« J'ai regardé son profil sur notre base de données. Il est né le 16 Février 1962. »

« Michael tu es une star ! »

« Tu pourrais lui offrir une carte de la part de l'équipe du salon. »

« Quelle idée géniale ! »
« Mais fais gaffe quand même car tu as vraiment perdu du poids, » il la détailla inquiet.
« Vraiment ? Je ne m'en rends pas compte. »
« Tu as apporté tellement au salon. Ce serait dommage que quelque chose t'arrive. »
« Merci Michael. » Elle s'éclipsa, le cœur enflammé de joie.
« Bonjour » par ci, « Bonjour » par là. « Bon week-end ? »
Toute forme de politesses s'échangeait comme à chaque semaine, dès qu'elle atteignait son étage.

À 9h45, elle prit sa position et attendit patiemment l'appel de son collègue.

« Allo, » elle répondit à la première sonnerie.
« Il ne voyage pas aujourd'hui. Sa secrétaire vient de téléphoner. »
« Quoi ? » Les larmes lui montèrent aux yeux.
« Elle l'a dit de t'informer qu'il a une urgence et qu'il était impatient de te revoir. »
« Je n'y crois pas. »
« Cela te laisse le temps de lui préparer sa carte. »
« Et la semaine prochaine ? »
« Elle n'a rien dit d'autre. »
« Michael, je ne sais pas quoi penser ! Le fait qu'il me prévienne c'est un signe ? »
« Ça, tu devras le découvrir par toi-même. »

Comment réussit-elle à assurer le reste de son temps de travail ? Elle trouva tout juste la force de retirer ses chaussures puantes de transpirations, quand elle franchit sa porte d'entrée, et s'affala dans son lit. Lorsqu'elle entrouvrit les yeux, elle ne put définir combien de temps elle sombra dans ce repos confortable. Mais la grisaille qui éclairait son

studio, lui signalait qu'elle dormit un long moment. Effectivement, l'écran de son iPhone inscrivait dix-huit heures et elle se découvrit encore vêtue de son uniforme. Paniquée, elle se redressa et peina à se sortir du lit car la fatigue la dominait. —Qu'est-ce qui m'arrive ? Elle alluma sa lampe de chevet et se déshabilla. S'affichant nue tel un ver de terre devant son miroir, elle confronta sa silhouette et s'écouta penser : —C'est vrai que j'ai maigri ! Ses jambes si bien dessinées depuis son adolescence, évoquaient ces fines branches d'arbres séchées, prêtes à craquer au moindre mouvement brusque. Ses bras ressemblaient à des tiges de fleurs sur le point de faner. Et ses seins, seuls les tétons, comparables à des bourgeons, les maintenaient encore visibles. Elle soupira et disparut dans la salle de bain pour pisser. Son regard se tourna vers sa cabine de douche. —On verra ça demain, elle souffla et ce même soupir la renvoya au lit. Elle voulait juste dormir.

Le scénario se répéta tout au long de la semaine, animé de violentes douleur musculaires. Elle se réveillait en larmes tant la douleur la bouffait. Recroquevillée dans son lit, elle n'osait bouger. Seule, au milieu de son matelas, elle ressemblait à un fœtus. Personne à ses côtés pour la protéger. Un seul mouvement envoyait des flammes à son système nerveux. Jamais, elle ne subit une telle agonie physique. Ça brûlait ! Ça piquait, comme si on la bombardait d'aiguilles enflammées. Sa souffrance commençait au niveau du bassin et se déplaçait tout au long de ses jambes. Le feu montait et redescendait. Des toux grasses et des maux de tête à lui briser le crâne, s'ajoutèrent à son affliction. Tous les jours elle arrivait au salon, droguée de pilules qui ne servaient à rien. Tous s'inquiétèrent, ses collègues et les voyageurs.

—Je suis fatiguée, elle défendait.

Assommée par la douleur, le samedi matin, elle ouvrit les yeux. Affaiblie par la fatigue, ces mêmes yeux virevoltèrent dans la pièce telles deux âmes abandonnées, dans ce monde troublé, dans lequel elle sombrait.

—J'en peux plus, résonna dans son esprit, alors qu'elle se trouvait encore au lit. Et elle devait rencontrer Jimmy pour déjeuner. —Je pourrais annuler, il me comprendrait ? Elle gémit. Son corps de femme réclamait une potion miraculeuse pour soulager son agonie. « On se retrouve toujours pour treize heures ? » Ce texto de Jimmy l'aida à décider. —J'ai besoin de le voir. Et puis cela me fera du bien.

« Mais ça va ? » il encadra ses épaules de ses mains, la fixant. Dès qu'il l'aperçut entrer l'Auberge, un restaurant Français, situé à la station de Waterloo, il remarqua de suite, que quelque chose clochait.

Après leur échange furtif, elle décolla du lit, s'enfuit dans la salle de bain et prit racine sous la douche pendant un temps qu'elle ne saurait dire. Juste qu'elle devait s'activer. Elle portait un jeans, ses bottines prunes, une veste noire manteau de chez Zara, sa tête couverte d'un bonnet noir à pompon, mais avait omit de se maquiller.

« Mon Jimmy, je suis juste fatiguée. » Elle se blottit dans ses bras. Il la serra contre lui et lui colla deux bises sur les joues.

« Je suis quand même inquiet, tu as perdu énormément de poids, ce n'est pas normal. » il continua, se détachant d'elle.

« Tout le monde me le répète, je vais consulter. »

« Oui et ne perds pas de temps ! Maintenant passons un bon moment ! »

Ils s'assirent et il fit signe au serveur, un petit jeune aux cheveux bruns frisés, de peau basanée.

« Donc il n'a pas voyagé ? »

« Non et ça m'a fait bizarre. J'ai presque l'impression d'avoir reçu un choc émotionnel car tous les lundis je suis prête à l'accueillir. »

« En même temps, si c'est un homme d'affaire, il doit être très occupé. »

« Je sais, mais il m'a laissé un message. »

« Pour l'instant, prends soin de toi. Avec ces horaires de dingue que tu mènes, je ne serais pas surpris que tu aies choppé une saloperie ? »

Le jeune serveur les approcha, avec une bouteille de champagne, et un plateau de charcuteries, garni de cacahuètes et de cornichons.

« Mon Jimmy, » elle souffla.

« On va te refaire une santé ! »

Le jeunot, qui ne laissa pas Jimmy indifférent, ouvrit la bouteille et remplit leurs verres.

« Je reviens tout à l'heure pour prendre votre commande. »

« Parfait, » Jimmy sourit et le regarda s'éloigner.

« Santé ma belle, » il poursuivit, en levant son verre.

« J'ai surtout vu comment tu l'as maté, » elle renchérit.

« Oui, je le croquerais bien, mais on est là pour toi. » Ils s'enfilèrent une gorgée.

« Pour en revenir à toi, vois-tu Pascal ? »

Pascal était son responsable, et le coordinateur de tous les salons de VoyE.

« Pour être honnête, j'ai dû le voir, maximum trois fois depuis que j'ai commencé au salon. VoyE proposa cette idée et je l'ai réalisée. »

« En fait, il n'existe aucune véritable description pour ce poste ? »

« Quand j'y pense, tu as tout à fait raison. J'étais tellement excitée de faire quelque chose de différent. De toute façon

Vendredi prochain je suis en vacances ! J'ai sans doute besoin de repos ! »

« Moi aussi, lundi je pars en déplacement sur Bruxelles pour dix jours, en tout cas, promets-moi d'utiliser ce temps pour te reposer. VoyE devrait s'occuper de toi. Il faut que tu contactes Pascal parce ce n'est pas normal que tu perdes autant de poids. Et tes yeux, ton regard est complètement éteint. »

« Pour mes yeux, j'avoue, je n'avais pas l'énergie pour me maquiller. » Un petit sourire se dessina au coin des lèvres.

« Issata, je sais qu'il se passe quelque chose en toi. » Son regard tendre la dévisageait.

« Je vais suivre tes conseils. Et Andrew ? »

« Mon dieu, c'était l'année dernière ! Nous sommes allés au *Rodizio Rico* restaurant brésilien sur Angel... et il était tout simplement ennuyeux. »

« Cela signifie que vous n'avez pas peint Van Gogh ? »

« Si, on l'a un peu peint. Un peu beaucoup même ! La peinture, c'est tout ce que nous partageons en commun, l'histoire de ma vie ! »

« Moi aussi, j'aimerais peindre ! » elle soupira.

« Bientôt ma chérie ! »

« Alors, c'est vraiment fini ? »

« On est tellement en osmose quand on baise, mais il est trop jeune ! »

« Il est trop jeune ou tu es trop vieux ? »

« Vous avez choisi ? » le serveur, intervint.

« Steak frite ? » Jimmy proposa.

« Ça me convient. »

« Et une bouteille de Côtes du Rhône, » il ajouta.

« On va dire les deux, » il lui sourit, puis le serveur déguerpit.

Tout au long du repas, Jimmy ne sentit pas son amie. Même après deux bouteilles... Elle ne vit pas Dimanche passer. Elle resta au lit toute la journée. Lundi, elle se traina au travail. Dan n'honora pas leur rendez-vous. Aucun message ne lui parvint.

À mesure que les jours passèrent, sa santé se détériorait sur la même intensité que son désir de voir cet homme. Sa silhouette rétrécissait à vue d'œil. Elle peinait à respirer. La nuit, elle commença à nager dans sa sueur, et se réveillait, complètement trempée, comme si quelqu'un lui aurait versé de l'eau. Au grand jour, elle ressemblait à une fleur flétrie, condamnée à mourir de sécheresse. Elle se sentit poursuivie par des lumières blanches. Ces étincelles vicieuses, flottaient devant ses yeux et aggravaient son habilité à voir. L'appétit la quitta, le manque de concentration l'irritait. Au salon, tous remarquèrent un changement radical dans son comportement. Elle se confinait dans un silence total et fut même trouvée en train de dormir dans la zone privée. Une couleur indigo, rayonnait sur son visage. Lorsqu'elle marchait dans la rue, une anxiété étrange la guettait. Elle était convaincue qu'une forme invisible l'espionnait. Elle l'entendait se faufiler dans son esprit. Elle complotait et Issata l'apercevait dans le reflet de son miroir. Les yeux remplis de pitié, cette entité se languissait du moment propice pour se prononcer. Même sa pratique bouddhiste où elle puisait sa force et son espoir devinrent une corvée, une douloureuse austérité. —Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, elle osa se demander ? Seules les larmes et la confusion répondirent à son cri d'alarme. Elles formèrent sa nouvelle réalité. Elle craquait. Comme si vivre la tuait.

—Enfin les vacances, lâcha Issata, en rentrant chez elle vendredi à 14h30 ! Elle vira ses chaussures et guida ses fesses à tomber sur son lit. Nonchalamment, elle glissa la fermeture éclair de son manteau. Elle étira ses cuisses et tournoya ses chevilles, pour décontracter ses muscles en feu. Ses yeux fixèrent son miroir. Ils rencontrèrent la tristesse d'une femme noire, dont les yeux bruns avaient perdu leur étincelle, leur exotisme, cette scintille qui illuminait la vie des autres. Elle s'approcha de la glace. Elle pressa ses doigts sur ses yeux et massa ses paupières rapidement ; puis les ouvrit lentement. La femme apparut encore plus triste. Son image révélait une souffrance profonde. —T'es qui toi ? Ses larmes s'échappèrent de ses yeux, comme ces perles d'eau d'un matin d'été, qui saluent les fleurs de leur sommeil profond. Elles rampèrent sur ses joues, et terminèrent leur voyage à l'intérieur du col de sa robe d'uniforme. La femme aussi pleura, mais ne répondit pas. —Parle-moi, elle insista, secouée par des vagues d'angoisses. Des yeux inondés de fatigue, la femme noire ne répondait toujours pas, mais copiait ses gestes. Le cœur battant, Issata tremblait et sentit sa colère se réveiller. Un besoin d'hurler s'empara de son cerveau, et la tirait dans tous les sens. Dans ce désir meurtrier, elle pointa du doigt et menaça son adversaire :

—Je te préviens, je n'ai pas peur de toi ! Que veux-tu ? Réponds-moi ou tu vas le regretter ! Elle compressa les doigts fins de sa main droite. En un poing si serré, les articulations de ses phalanges prirent la forme de petits

poignards. Elle anticipa la force de sa main, qui cognait le miroir et crut voir du sang gicler sur son visage. Effrayée, elle scella ses yeux sévèrement. Lentement, elle cligna, il n'y avait pas de sang. Elle bougea sa main devant elle, elle possédait toujours ses doigts intacts. Dans sa stupeur, elle réalisa qu'elle se parlait à elle-même. —Non, un cri d'effroi s'échappa de sa gorge séchée. La bande sonore propulsa sa colère. Elle se précipita vers son lit, cachant sa tête dans son oreiller et pleura très fort. —Pourquoi ? La douleur la forçait à se tortiller. Allongée sur son matelas, elle battait des jambes, désespérée à étouffer cette agonie ? Ses pleurs circulèrent comme un torrent de pluie glaciale, et activèrent une symphonie de souffrances physiques et émotionnelles.

—Je veux que ça s'arrête, elle suppliait à travers ses chaudes larmes ! La douleur ne cessa pas, se transforma plutôt en une armée de sangsue. Collée sur la berge de la peau de leur victime, ces bestioles invisibles sillonnaient la chair d'Issata à coup de lames brûlantes. Derrière chaque attaque, ces dévoreuses de sang marquaient leur territoire. Issata ressentit comme des boules de feu éclater sous ses pores. Ces flammes se propageaient rapidement. Elles se proliféraient à la vitesse de larves en phase d'éclosion. Une force invisible était en train de s'emparer de son corps et d'en devenir la maîtresse des lieux, une meurtrière. Issata ne détenait aucune arme pour la combattre. Lassée de ses pleurs, sa propre odeur, un parfum mélangé à la senteur du salon et à l'effluve d'une jeune femme éreintée, lui retournèrent le cœur. Elle émit un son de détresse, se reconnaissant encore dans son uniforme.

Elle se retrouva, le cul plaqué au fond de sa douche. L'eau tombait violemment sur son corps amaigri. Elle se sentit giflée, cognée, tabassée par un pouvoir aquatique. En

sanglot, elle garda les genoux serrés, contre sa poitrine. Issata ressemblait à une fillette, à la recherche d'un câlin.

Combien de temps Issata resta sous sa douche ? Elle se souvint juste de sécher sa peau et glisser dans sa robe de chambre. Dans sa pièce principale, ses yeux rencontrèrent son sanctuaire. Elle vit que les fruits et sa verdure semblaient dans leur moisissure. Elle n'en avait que faire.

Adossée contre la tête du lit, elle s'alluma une cigarette et contempla la fumée s'évaporer silencieusement à l'intérieur de ses quatre murs. Elle assistait à la mise en scène d'un malaise vertigineux.

Une tempête mélodramatique était en train de s'insurger dans son cerveau. Cette méchante séquestra ses pensées, ses mots, sa volonté rationnelle d'agir, de vivre. Elle faisait l'objet d'un chantage émotionnel, qui affaiblissait son corps et la démunissait de toute coordination mentale. Toute personne prise en otage au sens propre du terme, s'abandonnerait à une panique incontestable avec pour seul espoir, que quelqu'un vienne les sauver rapidement.

Issata ne voulait pas se battre. Elle se considérait redevable de verser une rançon. Elle choisit de la payer avec ses émotions. Un crime se préparait. Elle configurait dans deux rôles de la même scène. Celui de l'otage et celui du témoin. Elle tirait sur la clope et analysait les cercles de brume de son tabac, qui s'estompait autour d'elle. Capturée par ce qui se produisait, à travers son regard, elle se laissa emporter par le film de sa vie. Celle-ci était en train de se réduire en fumée. Une fatigue la rongait. Vivait-elle une réalité ou semblait-elle dans un rêve qui n'existera plus quand elle se réveillerait. Et puis plus rien, ses yeux trop lourds pour demeurer ouverts, se fermèrent. De ce qu'elle me rapporta, elle dormait profondément et rêvait d'une fumée suffocante. Ce poison toxique s'encrassait dans sa vie

de tous les jours. Elle se sentit poursuivie. Cette nuée animait une odeur, un parfum traumatisant qui interpella son subconscient. Elle se souvint frotter son nez car la senteur lui picotait les sens. Le touché de sa peau, l'incita à éternuer. Elle toussa violemment, perdant presque sa respiration. Elle ouvrit les yeux. L'odeur persistait. Confuse, elle tremblait. Elle tourna la tête et remarqua de la fumée, danser à ses côtés. Son mégot de cigarette brûlait sa couette. —Le rêve ? —Non ce n'était pas un rêve !

Les yeux bouffis telle une tomate épluchée, le lendemain, Issata visita son centre médical. Le trou énorme sur sa couette, dans lequel elle aurait pu disparaître, enclencha le réveil. Elle expliqua tous ses symptômes au docteur disponible. Il suspecta une infection et lui prescrivit une semaine d'antibiotiques, ainsi que de la codéine pour apaiser ses douleurs. Il lui conseilla aussi de prendre rendez-vous avec son opticien afin de déterminer la cause de ses troubles visuels. —Une infection, elle soupira, une fois dehors. —C'est une probabilité, car je suis si crevée. Elle récupéra ses médicaments dans la pharmacie du coin et rentra chez elle. —Est-ce qu'une cure de vingt et un cachets, trois fois par jours, pendant sept jours, pourrait tout transformer, elle questionna ? Issata avala ses pilules et se réfugia dans son lit. La codéine effectua son effet en un temps. Elle ressentit ses muscles se détendre et sa tête se vider, l'entraînant dans une ivresse sereine. Endormie comme un bébé, Il fallut qu'une succession de vibrations s'ensuivit pour qu'elle se décida à ouvrir les yeux. Elle vérifia son iPhone. —Quinze heures, elle parvint à lire, ainsi que les appels en absence de Maman. —Surement pas, elle exprima irritée.

—Quand je pense que je dormais si bien, ça faisait tellement longtemps ! Un message d'elle reposait dans sa boîte vocale. Elle ne l'écouta pas. Elle se redressa sur son lit. Une faiblesse la déstabilisa. Elle réalisa qu'elle n'avait pas mangé depuis qu'elle eut quitté le travail.

—Vraiment ? Elle se tira du lit pour inspecter ses placards. Ils étaient vides ou plutôt encombrés de quelques sachets de crackers, ces nouvelles biscottes à la mode, dont toutes les femmes raffolent : —Les Ryvita. —Ok, elle siffla et ouvrit son frigo. —Rien d'excitant non plus ! Si, du moussoux comme toujours. —Sur un estomac vide ? —Pas si vide, j'ai avalé un cocktail de cachetons. —Ma foi, pourquoi pas fut sa conclusion. —Et sûrement, il doit bien y avoir quelque chose que je puisse avaler avec ses crackers ? Elle poussa les quelques Tupperwares à moitié pleins de reste, et repéra du fromage brie et du pâté aux champignons encore dans leurs emballages, mais périmés. —Expirés depuis une semaine cela fera l'affaire. Elle prépara un petit plateau qu'elle emporta avec elle dans son lit. Les brûlures se répétèrent. Elle croqua dans un de ses canapés et avala deux codéines avec le vin moussoux. —Qu'est-ce que c'est bon le vin qui pétille, elle sourit. —Et ces petits sandwiches, pas si mal que ça après tout ! —C'est quoi tout ce tapage sur ces dates d'expirations ! elle éclata de rire. —Rire, quatre lettres qui révèlent un son de gaieté, synonyme de bonne santé, le mémorandum de la liberté, ce verbe qui l'avait déserté depuis bien des semaines, revenait enfin lui rendre visite. Elle éclata de rire à nouveau. Elle trembla d'émerveillement sous l'effet euphorique que le rire venait de prodiguer en sa personne. Elle s'enfila un autre verre de bulles, et se laissa transporter par l'émotion dont elle était témoin.

—Le docteur a sans doute raison, c'est juste une infection ! Elle s'adonna à cœur joie à dévorer ses biscottes et à

s'enfiler son liquide alcoolisé. Une force déterminée resurgit en elle. À se demander comment, Issata voulait y croire. Et ce besoin réveilla en elle, le désir d'écouter son morceau préféré. Une clope en main, elle choppa la télécommande de sa chaîne hifi Sony et pressa la touche 'play'. *Air sur la corde G*, s'échappa de ses hauts parleurs. Dès l'instant qu'elle entendit les premières notes, les larmes lui montèrent aux yeux. Son corps venait de se métamorphoser en un instrument à corde. Elle était le violon, qui se décomposait en viola, pour se transformer en violoncelle, contrebasse, sans oublier la kora. Aucune importance quel instrument jouait, les cordes la fascinaient. Ces lianes musicales s'allièrent pour l'aider à réveiller ses rêves. La nicotine remplissait ses poumons. Un son lent retentit dans l'espace. Ses organes vibrèrent sous les caresses répétitives et romantiques des cordes. Elles incitaient ses larmes à danser sur ses joues sans gêne. Il n'y avait pas de mots pour exprimer ce qu'elle ressentait. Bach possédait cette magie d'installer ce soupçon d'espoir, l'essence même qui nourrit l'être humain pour avancer. C'était beau, doux, riche, spécial ! C'était Bach !

Il est temps que je vous raconte toute l'histoire derrière son amour pour Bach. Elle avait treize ans. Elle le découvrit au collègue grâce à Monsieur Lawrence, son professeur de musique, un fervent admirateur de Bach. Il commençait tous ses cours avec ce chef-d'œuvre et expliquait à ces adolescents, vêtus de pulls à capuche, chaussés de Doc Martens ce qui l'élevait à cette stature de génie. —La devise de Bach, 'C'est la pratique !'

Ainsi ses cours s'annoncèrent. Son talent d'aujourd'hui dériva de tout le labeur fastidieux qu'il opéra au cours du déroulement de sa vie. —Bach incarnait l'explorateur de la musicologie. Il trouva la clé du secret musical et apporta

une nouvelle dimension au monde sonore : —Le Maître des compositions, voilà qui est Bach, un Maître éternel.

—Vous êtes jeunes, et je vous demande de composer l'harmonie de votre propre vie ! Trouvez le rythme de votre propre mélodie ! Ajoutez autant de contrepunts qui vous interpellent ! Écrivez votre histoire, —Nous avons tous notre propre talent ! —Trouvez le vôtre, il s'écriait, avec l'espoir que l'un d'eux deviendrait le prochain virtuose.

Ce fut aussi grâce à sa passion d'insuffler, cette soif d'apprendre, qu'Issata prit connaissance de la raison du choix de ce titre, 'Air sur la corde G'. À l'origine, ça s'intitulait, 'La Suite pour orchestre n°3.'

Pourquoi donc ce changement ? La plupart des suites de Bach se consistaient principalement de danses, comme la courante, suite Française au tempo vif, la suite Allemande, dénonçait le tempo modéré, la sarabande, suite Espagnole se devinait au tempo lent, donc des styles très à la mode sous l'ère baroque. Et au coeur de la suite n° 3, émerge un air, une balade qui nous saisit et nous pénètre, comme j'ai essayé de vous le décrire à travers les états d'âmes d'Issata.

—Pour en revenir à cette suite, environ cent cinquante ans après la mort de Bach, un dénommé August Wilhelmj, violoniste Allemand, réputé pour son élégance intellectuelle et artistique, tomba sur le charme de cet air. Il inventa une nouvelle façon de jouer ce morceau, en transposant la mélodie sur un octave plus grave ; ce qui lui inspira l'ingéniosité de transférer le solo des violons sur la corde 'G', qui devint la note clé. Voilà toute l'histoire !

Plus les années se défilerent, toujours captivée par cette lente et majestueuse balade, loin de la classe de M. Lawrence, et l'ayant elle-même expérimentée et vécue

maintes fois, un jour, son esprit mit la lumière sur le plus grand mystère de l'humanité.

—Eureka elle s'exclama, tout est lié au point G !

—Newton avec sa découverte sur le point de gravité et Bach et Wilhelmj dans l'air sur la corde G ! Et bien sûr, Issata fidèle à elle-même a de suite détecté la différence dans la subtilité de la langue et des cultures. Newton, l'homme anglais, ne pouvait que démontrer cette réserve que nous connaissons si bien aux anglais, car on ne fâche personne en Angleterre, préféra mettre l'accent sur la gravité du point G. Cela expliquerait sans doute pourquoi la Grande Bretagne flotte au milieu de la Manche. Ce pays se doit de protéger son point G. Alors que les Allemands, ils sont carrément allés danser sur le string. Quant aux français, ce mot tout simplement définit, cette étoffe qui sépare la fesse gauche, de la droite, et qui en fait jouir plus d'un. Quelle finesse ! Donc Issata en conclut : —Messieurs, n'aurait-il pas été plus facile de demander à une femme ? Autant vous dire que ses connaissances musicales se limitèrent au point G. Tout cela pour dire que Bach donna naissance à cet air si divin, l'air de l'époque baroque, l'air de l'ouverture Française.

—M. Lawrence avait raison, je dois trouver ma clé ! Il faut que je me ressaisisse, c'est juste de la fatigue, elle se força à se convaincre ! —Demain j'irai faire vérifier mes yeux. Et ce fut un coeur apaisé qui rencontra des offrandes décomposées, mourant sur son autel bouddhiste. —Pas très catho, elle soupira.

Elle éteignit sa cigarette et se présenta devant son butsudan. —Seul le Buddha sait combien de temps je vous ai laissé pourrir. Issata ôta tous les détritrus et s'affaira à dépoussiérer les portes de sa petite boîte sacrée ; à nettoyer le reste de cire sur ses bougeoirs argentés ; à mettre en ordre

sa bibliothèque bouddhiste. Dans son acharnement, elle ressentit une légèreté rassurante, s'infiltrer en elle, un sentiment qui lui murmurait : —*Everything's Gonna Be All Right*. Ce sincère dévouement à conserver la pureté de sa foi, la motiva à entamer le polissage direct de sa propre vie. Elle nettoya son studio. Retrouvant son espace lumineux, elle s'agenouilla pour performer ses prières, quelque chose qu'elle avait laissé de côté depuis quelque temps. Elle pria sincèrement pour apprécier ce qu'elle possédait. —J'ai un toit au-dessus de ma tête, un travail que j'aime, je crois, Jimmy, de l'argent. Je suis bien lotie. Alors qu'elle prononça son dernier Nam-myoho-renge-kyo, son téléphone vibra. A la vue de l'interlocuteur, elle hésita à répondre. — Je ne peux pas polir un domaine de ma vie tout en conservant l'autre aspect terni.

« Allo, » sa voix se fit entendre, feignant un semblant d'enthousiasme.

« Issata, c'est maman. »

« Je sais que c'est toi, ça va ? »

« Oui, mais je t'ai laissé trois messages. »

« Je les ai entendus. » Non ce n'était pas vrai.

« Tu aurais pu m'appeler, » Maman se plaignit.

—Et ça recommence. « J'allais le faire, je viens juste de terminer mes prières, » elle la coupa court.

« Envoie-moi des textos parfois, » elle continua sans prendre compte de la réponse de sa fille.

« Oui tu as raison, mais et toi comment vas-tu ? » Issata enchaîna, sachant que cela ne servirait à rien de se prendre la tête avec sa mère.

« Je voulais juste entendre ta voix. » Le son dérivant des mots de Maman, roucoulait comme la voix d'une gosse abandonnée dans un pays étranger. Un monde où elle fut forcée à apprendre la langue et la culture. Sa fille l'écouta

gémir de ce long et étouffant soupir, qu'elle entretenait constamment, aussi bien dans son silence, que lorsqu'elle s'exprimait. C'était comme si elle cherchait à être entendue, à être vue, derrière ce rôle de mère qui tapissait le décor de son existence de femme. —Mais maman je t'ai juste demandé une simple question, comment vas-tu ? son cerveau voulut répliquer. Elle s'entendit haleter dans le combiné de son portable, et sentit monter en elle cette irritation, la même que celle qu'elle subit, lorsqu'elle croisa le regard triste de la femme, dans le miroir. Cette sensation elle venait de l'entendre ; le bruit d'une vérité non dite. Perturbée par cette analyse, elle s'efforça à expliquer :

« Tu sais que j'ai un nouveau rôle, et mes horaires ne sont pas très faciles. Je débute ma journée très tôt. »

« Ben moi, le médecin m'a dit que je dois éviter certains aliments maintenant. On doit contrôler ma tension, ça n'arrête pas d'augmenter. »

« Tu as entendu ce que j'ai dit ? »

« Oui, oui, fais attention. » Maman sortit et s'arrêta comme si elle cherchait ses mots. « Moi aussi, je commence à fatiguer, j'attends juste ma retraite. »

« Et Antoine comment va-t-il ? »

« Il va bien, il sait qu'il ne pourra jamais trouver quelqu'un comme moi ! » Issata écouta les mêmes vieux commentaires, qu'elle connaissait si bien. Quand ses parents vivaient ensemble, le désir profond de Maman reposait sur l'achat d'une grande maison. Son désir ne fut pas réalisé. Avec Antoine, elle partageait une maison de cinq chambres, deux salles de bains et un jardin immense. En dépit de ce confort, la grandeur de cette maison mettait lumière sur un fossé longtemps creusé dans les allées de sa vie. A mesure que le temps passait, elle voyait sa mère sombrer dans son propre gouffre.

« Ok tant que tout va bien, c'est ce qui compte, » elle s'empressa de répondre. Elle voulait juste clore cette conversation insensée avec sa mère.

« Un jour tu comprendras ! Quand tu vis avec quelqu'un et bien tu t'adaptes. »

« Bien sûr maman, mais il faut que j'y aille maintenant. »

« Bon ben envoie moi des textos quelquefois. »

« Oui, je le ferai, au revoir maman. »

« Au revoir mon aînée. »

Elle chopa son grand cahier, qu'elle gardait toujours près de son autel et alla s'asseoir sur son lit. — JE DOIS PARLER À MAMAN, elle nota, et lit à haute voix ce qu'elle venait de griffonner. Comment ? Je ne sais pas !

Écrire représentait sa véritable passion. Pendant son enfance, elle grandit dans la plus grande discrétion que le seul moyen qu'elle détenait pour confronter ses sentiments se traduisait par les exprimer sur papier. Dans ce jardin secret, elle y plantait tous ses chagrins, toutes ses peurs, et tous ses rêves très librement. Beaucoup de ces graines avaient déjà mûri et devinrent des plantes, qui donnèrent naissance aux fruits de l'arbre de sa vie, à travers lesquels elle venait de récolter ses trente-sept années. Mais d'autres comme *l'Amour* demeurait encore dans leur phase de dormance. Cette graine attendait patiemment les conditions meilleures afin que la germination commençât. Elle partait à l'aventure. Elle apprenait à briser les barrières dans son cœur. À travers son propre vocabulaire, elle peignait le monde comme elle le percevait. Derrière ce plaisir d'écrire, elle se donnait rendez-vous à elle-même. Feuilletant les pages et revisitant les chapitres de sa vie, elle fredonna :

—Un jour, mon prince viendra...

L'opticien détecta de sérieuses lésions enflammées dans le coin de ses deux pupilles. Il confirma l'infection et la refera urgemment à Moorfields, un hôpital pour les yeux. Dans le métro, elle se sentit submergée d'une inquiétude dévastatrice. — Peut-être que je vais devenir aveugle, elle se morfondit. Les larmes luisaient dans son regard. Arrivée à l'hôpital, elle fut assistée de suite par Dr Kyle. Il effectua test sur test, et constata que certains nerfs se trouvaient endommagés à cause de l'inflammation. Il lui donna un diagnostic très clair. Elle souffrait de la sarcoïdose.

« Mais c'est quoi ? » elle questionna paniquée.

« La sarcoïdose est une de ces maladies propres au système immunitaire. Celle-ci prend forme lors du dérèglement du système lymphatique. La cause est inconnue. » Dr Kyle commença expliquer.

« Ce dérèglement s'observe quand un antigène, une substance étrangère à l'organisme, s'invite dans le corps humain. Cet imposteur provoque une réaction. Le système immunitaire anticipera une réponse cellulaire, orchestrée par les lymphocytes B et T, agents spéciaux pour détecter les virus, dirigés spécifiquement contre l'intrus. Dans ce cas, les cellules reconnaissent une anomalie. Bien qu'elles suivent les procédures d'identification et de protection, le déroulement entraîne des granulomes, définis par amas de cellules inflammatoires. Ceux-ci se révèlent par des bosses rougeâtres ou des patches sur la peau. Ils touchent aussi les

yeux, le cœur, le système nerveux, les reins... La sarcoïdose entraîne de grandes fatigues, des sueurs nocturnes, une perte de poids, des douleurs musculaires et articulaires. » Tout ce qu'Issata était en train d'expérimenter. — Pas étonnant que je sois constamment crevée, elle pensa.

« Et ça se soigne ? » elle pleura.

« Il y a tellement de mystère derrière cette condition, qu'en tant que médecin, nous n'avons pas encore toutes les réponses. »

« Qu'est-ce que je peux faire ? »

« Je vais vous prescrire un traitement de cortisone. »

« Non, pas de stéroïdes, ça gonfle le visage, » elle défendit.

« Ça va vous aider à combattre l'inflammation et je vais faxer votre centre médical pour les convoyer à ce que faisiez des tests approfondis au niveau de vos poumons, surtout si vous fumez. »

« Je ne sais pas quoi dire, » elle éclata en sanglots de plus belle.

« Ça va aller, on se revoit toutes les semaines pendant au moins un mois, pour contrôler votre taux d'ACE (enzyme de conversion de l'angiotensine). Il lui remit son ordonnance. Elle récupéra ses médicaments à la pharmacie de l'hôpital.

— Sarcoïdose, une maladie inconnue et sans traitement et bien sûr, il faut que ça m'arrive à moi, elle s'exprima devant son Gohonzon, de retour chez elle. — Mais pourquoi ? Ses larmes plurent à flot sur son visage. Elle les entendit clapoter sur son sol en lino, comme ces gouttes de pluie violentes s'écrasant sur un toit. Elle passa le reste de la semaine dans son appart, durant laquelle elle avala ses 120g de prednisone, accompagné d'oméprazole conseillé par Dr Kyle. Elle informa Jimmy. Il était inquiet et rassuré qu'ils aient trouvé quelque chose, qui expliquerait son mal être.

« Bonjour Michael, » Issata venait d'arriver à la réception du salon.

« Salut ma belle, » Michael la prit dans ses bras. « Alors ce repos ? »

« J'avoue que ça m'a fait du bien » elle laissa entendre, se demandant si elle devait mentionner sa maladie.

« Je suis content d'entendre cela, par contre tes yeux sont très étranges. »

« Ok, à toi je peux le dire, » elle soupira.

« Quoi ? »

Elle lui confia les symptômes et le diagnostic.

« Ça ne m'étonne pas, avec ces horaires de dingue ! »

« Tu penses que le travail aurait pu déclencher cela ? »

« Mais bien sûr Issata, cinq jours par semaine à cinq heures et demi du matin, c'est inhumain. En tout cas, vois comment tu réagis au traitement et n'oublie pas, je suis là pour toi, » il offrit gentiment.

« S'il te plaît garde le pour toi. »

« Pas un mot ! »

« Tu penses qu'il va voyager aujourd'hui ? » L'expression sur son visage dénonçait autre chose.

« On va voir, de toute façon je t'appelle, » il arqua ses sourcils.

« Ai-je vraiment l'air étrange, Michael ? »

« Issata, tu es magnifique, prends juste soin de toi ! » Il la serra encore une fois dans ses bras avant de la laisser partir. Dès qu'elle posa ses pieds au premier étage, elle entendit :

« Vous avez meilleure mine. » « Content de vous voir reposée », « Prenez-soin de vous », « Merci » elle ne put que répondre. Mais dans son cœur, elle proclamait : —Je souffre de la sarcoïdose, une maladie incurable. Le décor était en train de changer. La Issata qu'ils connaissaient se confondait dans ce palais imaginaire, qu'elle peignit à travers ses rêves. Alors que ce lieu continuait de briller dans toute sa splendeur, la maîtresse de maison s'éteignait à petit feu.

À 9h45, son instinct la guida vers l'escalier. Elle écouta son cœur battre amoureusement. Elle anticipait son odeur sublime et envoutante. Son parfum lui chatouillait déjà les narines, et réveillait ses sens. Il attisait son désir de vouloir y croire. Elle se préparait à entendre le son de ses pas innés à sa propre personne, qu'elle composait de tête avant même de recevoir l'appel de Michael. Puis son iPhone retentirait, juste une fois. « Oui, » elle répondrait. Il lui dirait : « Il est là ! » Elle écouterait le sourire coquin dans sa voix. Issata attendit pendant de longues minutes, plantée seule. Son parfum s'estompait dans le salon. Ses pas lointains s'effondrèrent dans le puit de son cœur. Michael ne l'appela pas, mais l'observait du bas de l'escalier. Il bougea ses lèvres et elle y lut : ' Ne t'inquiètes pas ! Ça va aller !'

« Non ! » ses yeux dénoncèrent. —Dan n'est autre qu'un joueur ! elle conclut, abandonnant sa scène.

Blindée de stéroïdes, elle finit sa semaine de travail moins fracassée. À sa surprise, les douleurs s'atténuèrent. Elle reprenait du poids et commençait à se sentir mieux. Mais l'état de sa vue inquiétait Dr Kyle. Il augmenta la dose de cortisone et la refera pour un scanner des poumons. Quel rapport avec ses yeux ? Pour détecter combien sévère la maladie habitait son corps.

Alors la Sarcoïdose, quelle est son histoire ?

Son histoire elle découvrit, Dr Jonathan Hutchison, le chirurgien, ophtalmologue, dermatologue, vénéréologue, pathologiste, anglais, la raconte en 1876. Il la présente comme une dermatologie condition qui vire la peau à une couleur violette très sanglante. Celle-ci entraîne une éruption cutanée sur le visage et le corps. —Et 98 ans après, en 1974, je naquis, elle médita. En 1888, le terme lui-même fut inventé par le Dr Lupus Pernio Ernest Besnier un dermatologue dont l'histologie de la structure de cette maladie fut reconnue en 1902. Par la suite cette maladie rare se décela dans les yeux, les os, les poumons et fut identifiée tel un mal systématique par Dr Schaumann. Pour en comprendre son étymologie, le mot sarcoïdose comme beaucoup de mots de l'encyclopédie actuelle, provient du grec : *sarco-* signifie « chair », *-(e) ido*, veut dire

« Ressembler ou comme type » et sis « condition ». Tout simplement la sarcoïdose, implique « *une condition qui ressemble à de la chair crue ou vivante* ». Elle est aussi reconnue comme la maladie (BBS) après le nom des trois médecins Besnier - Boeck - Schaumann. —Fascinant, elle déclara émue. —Je souffre d'une condition qui ressemble à de la chair crue. Il y a un agent agresseur en moi que mon corps essaie de combattre. —Une maladie rare, orpheline, non contagieuse et dont la configuration génétique représente un risque pour l'organisme. Cette découverte la sidéra. —Très bien, alors comme ça tu brûles tout ?
—Présente-toi à moi et je te vaincrais !

« Peut-être que je devrais prendre en compte, mon régime alimentaire ? Après tout, nous sommes ce que nous mangeons ! » Elle s'informa : —Éviter la viande rouge ! Impossible car elle aimait son steak ! Qu'il était préférable de manger les aliments au blé complet, comme les pâtes et le pain. —Ça ne me dérangerait pas ! Lorsqu'elle arriva aux conseils recommandés par tous médecins : —Éviter la caféine, le tabac et l'alcool, —Hors de question, elle s'exclama à haute voix ! Je suis française et j'ai besoin de mon café ! Le tabac fait partie de ma vie depuis plus de quinze ans. Cette drogue va de pair avec le sexe et l'alcool et le café ! —Quant au sexe, je ne sais quand cela arrivera ! elle ricana.

Comédie ou pas, un lundi matin, après ses prouesses matinales, elle s'assit dans la zone privée. Absorbée par ce qu'elle faisait, elle ne paya pas attention à l'heure, mais ses narines détectèrent une odeur familiale. Son cœur cognait très fort. Elle leva la tête et le vit sortir, son regard métallique dirigé vers elle. « Dan, » elle murmura et se leva. Enjambant le pas, pour la retrouver, il honorait un costume bleu royal, d'un bleu aussi électrique que la couleur de son regard cinglant. Une cravate rouge, soigneusement ajustée autour du col de sa chemise blanche, se mélangeait harmonieusement avec la rousseur de ses cheveux. Transportant son manteau beige par-dessus son bras gauche et sa sacoche en cuir de sa main droite, il avançait lentement, son visage habillé de ce même sourire dangereux, dont il ne se séparait jamais. Elle demeura figée, sa main droite collée au milieu de sa poitrine.

Elle serrait sa gorge, craignant de s'effondrer.

« Issata bonjour, » sa voix suave prononça.

Haletante, elle le fixait et n'en revenait pas. Mais la liqueur vaginale qui dégoulinait de ses lèvres labiales lui rappelait que c'était bien réel.

« Bonjour, » elle bafouilla.

« Vous m'avez manqué ! Bonne Saint Valentin. »

Il sortit une rose rouge de sa sacoche, qu'il lui présenta.

« Dan ! » elle s'exclama.

« Vous vous en souvenez ? »

« Merci, » elle admira son cadeau d'un regard de petite fille émerveillée. Celle qui découvre la joie pour la première fois. « Pour me faire pardonner de mon absence prolongée. » Il sourit et chopa sa main gauche, sur laquelle il déposa un baiser. Paralysée, elle se laissa faire. Ses poils s'hérissèrent sur tout son corps, surtout ceux en contact avec sa petite culotte. Après cette caresse fusionnée qui ne dura que le temps d'un frisson, la main d'Issata, toujours dans la sienne, il déclara sûr de lui : « Je vous aurais bien emmené boire du champagne en ce jour de l'amour, mais j'ai encore beaucoup de choses à régler. Puis-je me joindre à vous ? »

« Bien sûr, » elle s'assit, les genoux collés, ses bras croisés devant son ventre. En l'occurrence, il prit place juste à côté d'elle, à sa surprise. Il se tourna vers elle. Il enveloppa sa jambe gauche de par la droite et garda son coude droit collé sur le dos du fauteuil. Il utilisa son poing pour soutenir sa tête.

« C'est mieux ainsi. » Elle l'entendit prononcer.

« Très bien, alors vous étiez où ? » elle sortit dépassée, par la tournure des choses.

« J'étais à Berlin et à New York pour une histoire d'héritage. D'ailleurs vous avez reçu mon message ? »

« Oui » elle remua la tête. « Et c'est réglé ? »

« Oh que non ! Je serai encore absent pour trois semaines. Quelques jours à Paris et New York à nouveau, pour mes cinquante ans. »

« Ah oui, le 16 Février ! » elle remarqua coupable.

—J'aurais dû acheter la carte, elle regretta !

« Vous le saviez ? »

« Disons que nous avons accès à votre profil. »

« Je vois. » il sourit. « Vous connaissez bien Paris ? » il ajouta.

« Comme une touriste ! »

« Je n'ai jamais visité Notre Dame, vous savez. »

« Jamais ? »

« Non, car comme vous, elle est très impressionnante ! »

« Dan ! » elle s'esclaffa.

« Issata, j'envie tous ces hommes qui ont pénétré son territoire. » Il se pencha vers elle, animé de ce désir sauvage, qu'elle lui a toujours connu. Il la regardait. Ses yeux lui souriaient, lui parlaient, la caressaient. Hypnotisée, elle se laissa transporter par son charme érotique qui conversait avec les parcelles secrètes de sa féminité. Elle frémissait à l'intérieur. Ils étaient seuls dans un décor parfait, le salon. Son cœur tremblait. Des sensations intenses traversèrent son corps. Mr. Smith ne la lâchait pas du regard. Elle sentait ses mains, sa bouche stimuler son plaisir. Les lèvres entrouvertes, elle contrôlait sa respiration et serra ses cuisses. Elle suivit des yeux sa main se diriger vers ses genoux. — Il ne va pas oser ? Au même instant, l'embarquement fut annoncé. Son cœur fit un bond.

« Et si je vous accompagnais ? » sortit de ses lèvres.

« Non Issata, cela ne serait pas nécessaire. » Il rassembla ses affaires et ajouta : « Je vous emmène dîner à mon retour. » Il tourna les talons.

« Merci pour la rose ! » elle lui adressa. Il poursuivit sa route sans se retourner. — C'est quand même incroyable, il y a quelques semaines, on me découvrit une maladie mystérieuse et maintenant que je me sens mieux, il réapparaît, elle contempla, en rentrant à la maison.

— Je dois être en forme pour son retour, elle déterminait tous les jours. Elle se plongea dans des recherches plus poussées sur sa maladie et inclut des compléments alimentaires sous formes de gélules.

À commencer par, *Lactobacillus acidophilus*. Qu'est-ce que c'est ? L'acidophilus est une bactérie lactique de la famille des *lactobacillaceae* que l'on trouve isolée dans la bouche, le tube digestif humain et animal ainsi que dans la flore vaginale de la femme. Elle est également présente dans le lait, le levain panaire, cette pâte obtenue au cours du mélange de farine complet et d'eau. Et, et, et, écoutez bien cela : —Le vin rouge ! Autant vous dire qu'Issata, toute bonne citoyenne que nous lui connaissons, ne manqua pas à s'adonner à la recherche de cette bactérie essentielle ! Elle y ajouta un cocktail de multivitamines contenant les antioxydants A, C, E, de l'oméga 3, riche en oligo- éléments, d'où l'importance du poisson.

De ce qu'elle en retint, cet animal aquatique contiendrait le meilleur taux de vitamine D. Ce vertébré écailleux rend les gens heureux, car des tests auraient démontrés que les acides oméga 3 présents dans le poisson, permettaient de réduire les effets de la dépression. Il est essentiel pour le coeur, il aide à limiter le risque cardiaque, il bénéficie à la vue, grâce à son apport en vitamine A. En résumé, le poisson c'est bon ! — Mais je mange Japonais pratiquement toutes les semaines. Peut-être pas assez, elle remarqua ! Les myrtilles, les figues, les prunes, l'accompagnèrent partout, bien rangées dans une boîte en plastique. Essentiellement, elle reprit le sport, enfin ses longues marches.

Vêtue de jeans, un pull rouge, sous son perfecto marron et ses converses blanches, Issata marchait en direction de Regent's Park. Un air doux flottait autour d'elle, annonçant l'arrivée du printemps. Elle devinait l'impatience d'accueillir ces journées ensoleillées, inscrit sur le visage de ces quelques personnes qu'elle croisa ; toutes abordant des

tenues légères. Elle pénétra le parc et longea *Primrose Hill*, le fameux passage à partir duquel, une vue panoramique de Londres pouvait être admirée. Elle remarqua des couples, ils marchaient main dans la main. — Ils ont l'air heureux ! Plus elle s'engouffrait dans le parc, plus la foule déboulait devant elle. Des enfants couraient et jouaient dans l'herbe à l'écart de la route bétonnée. Certains se déplaçaient à vélos, d'autres en patins à roulettes, et même en skateboard. Mais elle Issata, poursuivit son parcours.

Elle emprunta un sentier dont elle seule connut l'existence. Ce chemin la guida au jardin de la reine Mary, *Queen Mary's Rose Gardens*. Elle sentit son odeur. Lorsqu'elle atteignit la fontaine de Triton, un assemblage de sculpture, la mise en scène d'un dieu de la mer, qui souffle dans une coquille, entourée de deux sirènes à ses pieds, son coeur battit très fort. À ce niveau-là, elle aperçut sa crinière, son feuillage rouge et touffu, resplendissant telle une couronne sauvage que la nature avait soigneusement étudiée et préparée. Émue, elle courut vers elle, dévisageant l'immensité de sa taille, trente mètres de hauteur, fermement encrée dans son pieux palace, sa droiture régnait humblement. Vous l'avez deviné, Sayon était un arbre, un chêne dérivant de la famille *Quercus coccinea*, appelé chêne écarlate, de par sa couleur flamboyante durant la floraison. Par pur hasard, dix ans auparavant, leurs chemins se croisèrent. Issata, une grande amoureuse de la nature adorait se perdre dans ce monde mystique. Elle s'inspirait de la force que mère nature détenait à se renouveler à travers les saisons. Bonne élève, elle apprenait le rythme de la vie. Et un jour, perdue dans sa mélancolie, elle tomba sur elle. Elle était là, comme si elle l'avait attendue.

C'est exact, Issata décida que cet arbre incarnait la femme. Dès l'instant qu'elle posa ses yeux sur cet être

végétal, une grandeur majestueuse l'enveloppa. Elle fut frappée par un coup de foudre prémédité. Éblouie, elle se souvint de : *Mon Bel Oranger* le premier roman qu'elle lut dans l'année de ses sept ans. L'auteur José Mauro de Vasconcelos y décrit l'histoire d'un jeune Brésilien appelé Zézé, âgé de cinq ans. Sa famille étant très pauvre, pour échapper à son misérable quotidien, il se plongea dans un monde imaginaire, et se lia d'amitié avec un oranger, à qui il révélait tous ses secrets... Et l'arbre communiquait avec lui aussi. Cette histoire demeura avec Issata à tout jamais. Sa passion pour les livres naquit grâce à Zézé. Secrètement, elle souhaitait également posséder un arbre, qui la réconforterait et la protégerait. Cet arbre tant recherché, lui tendait finalement ses branches, telle une mère ouvrant ses bras à son enfant.

Elle se souviendra toujours de son énergie hypnotique, qui vibrait à travers son écorce et lorsqu'elle demanda de la manière la plus naturelle : « Puis-je te toucher ? » Un vent doux souffla à travers les feuilles de l'arbre. Le souffle simula un clappement de branches. Un lien venait de se créer, ficelant une fille à sa mère. Une fusion que rien ne pouvait détruire. Les larmes roulant sur ses joues, Issata étreignit cet arbre de toutes ses forces. Le tronc se positionnait parfaitement dans le diamètre de ses bras encerclés, qu'elle put toucher ses doigts. « Je t'ai trouvé ! » elle s'exclama ! « Et je vais t'appeler *Sayon* ! »

Pourquoi Sayon ? Parce que c'était un prénom Guinéen, qu'elle découvrit dans l'*Enfant Noir*, récit autobiographique raconté par Camara Laye. Il raconte son enfance, à Kouroussa, son éducation à Conakry, et son éventuel départ pour la France. Sayon signifie sagesse. De la façon la plus mystique, l'écorce de celle-ci se transforma en une peau dorée. Issata analysa cette transformation comme un

message de la part de l'arbre. « C'est un honneur de recevoir ce nom. » Ainsi, leur histoire commençait. « Sayon, » elle s'accrocha à elle, bouleversée de sensations fortes, et conserva sa tête contre sa peau sèche. « Tu m'as tellement manqué ! » Elle respira son parfum boisé.

« Je suis désolée, de n'être pas venue te voir ! Comment vas-tu ? » Un rayon de soleil transperça le ciel, illumina son propre visage, confirmation qu'elle se portait bien.

« Faut que je te parle de Dan. » Et là, son cœur s'ouvrit, un vrai robinet en fuite. Les mots coulèrent gaiement et suivirent le fil de sa pensée, la trajectoire de son désir. Ses mots longeaient l'intensité de ses sentiments. Plus elle s'excitait à partager les détails sur cette rencontre idéale, plus elle plongeait dans ce gouffre romantique qu'elle s'était construit en elle. Libre, elle se sentait de jouir. Quelqu'un l'écoutait sans la juger. Dans son excitation, elle ressentit un grognement émaner de l'arbre et reconnut comme un signal qu'elle aurait omis de dire quelque chose.

« Et la sarcoïdose ? J'allais te le dire. » elle chuchota. Une chaleur grimpa en elle rapidement puis se transforma en souffle d'angoisse. « Je sais la santé, c'est la base de tout ! J'ai fait des recherches, j'ai commencé à faire des changements et on va voir. »

Trois lundis plus tard, Dan l'invitait.